

Illustré 1945 – enfin la paix !

IA

L'année 1945 marque la conclusion de la Seconde Guerre mondiale à travers deux événements capitaux : la fin des combats en Europe le **8 mai 1945** (marquant la capitulation du Troisième Reich) et la capitulation définitive de l'Empire du Japon le **2 septembre 1945**, signée à bord du navire USS Missouri dans la baie de Tokyo.

La paix peut-être, mais non la fin des misères. Les camps de concentration russes ne lâcheront leurs proies que de manière parcimonieuse et souvent après des années. Les camps de concentration allemands certes se sont vidés des rares survivants, mais ceux-ci pourront-ils retrouver la santé et le goût de la vie ? Bref, après que l'Europe ait été mise à feu et à sang par les criminels qui s'étaient emparés du gouvernement de l'Allemagne, il faudra retrouver une normale dans la douleur. On ne se guérit pas d'une guerre de cette ampleur. Et surtout on ne saurait jamais l'oublier. Les traumatismes sont profonds, inguérissables. Et en plus il faut reconstruire des villes entières, presque partout en Europe, dévastées pour certaines autant par les agresseurs que par les libérateurs. Ce fut en fait une monstruosité où les bons ne sont pas aussi bons qu'on pourrait le croire. Il n'y eut plus de mesure. Frapper, tuer, détruire.

Nous sommes nés juste après-guerre. Et pourtant nous aussi nous avons eu en quelque sorte à porter le poids de ce conflit sans le connaître vraiment, ayant vécu, c'est certain dans du coton. Nos parents ne nous en ont jamais parlé, ou si peu. Ils étaient comme beaucoup, tout effacer, ne plus voir que la réalité où le progrès pénètre dans nos maisons, dans nos villages, partout, où l'on change de monde, en quelque sorte. Pour retrouver celui que nous connaissons aujourd'hui, où les gens marchent courbés sur leurs smartphones, croyant y trouver Dieu sait quoi, qui serait capable non seulement de les distraire, mais aussi de les satisfaire. Si au moins c'était, mais rien n'est moins sûr.

Peut-on vivre uniquement de virtuel ? On ne peut se prononcer.



L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Finie, la captivité !

Jalonnée par la prise de Coblenz, Boppard, Kreuznach, Bingen et Merzig, l'offensive-éclair américaine se déverse sur le sol allemand comme un fleuve impétueux. Les populations accueillent les Alliés de façons diverses : les uns passivement, d'autres avec une satisfaction mal dissimulée. Pour ces gens, le tyrannique régime nazi est liquidé et l'ère lugubre des nuits passées dans des caves est révolue. Mais les plus heureux sont encore les prisonniers de guerre que les Américains délivrent au cours de leur avance. Dernièrement, par exemple, 1200 Russes ont vu s'ouvrir tout à coup les portes de leur camp, situé dans le bassin de la Sarre. Nombre de ces hommes portaient les stigmates de longues souffrances et d'une sous-alimentation. Leur sort, leur aspect même symbolisent avec impatience l'heure de la libération : prisonniers et déportés parqués dans les camps et les usines d'outre-Rhin, populations des pays encore occupés, etc. A quand le jour où l'Europe entière pourra s'écrier, comme les Russes que montre notre photo : « Finie, la captivité ! »

SOMMAIRE

Yalta ou la revanche de Munich, par P. Du Bochet

Le maquis héroïque du val d'Aoste

Voyage à travers la Belgique actuelle

50 heures en wagon plombé, récit vécu

Dans les ruines de la capitale du Reich

Le général Leclerc et les siens dans l'intimité

Actualités suisses et internationales

N°12

22 MARS 1945

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

Reportage d'un Suisse
rentré de Berlin au dé-
but de mars

22 mars 1945



L'eau est puisée dans les trous d'obus. Les attaques meurtrières de l'aviation alliée ont paralysé presque complètement la distribution de l'eau, de l'électricité et du gaz dans toute l'étendue de la grande ville. La situation est devenue si précaire que la population vivant dans les quartiers détruits trouve dans les trous d'obus l'eau nécessaire à la cuisson et à l'entretien du ménage.

La vie dans les ruines de la capitale du Reich



Immeubles en ruines derrière des barricades de décombres. Là où les ruines sont encore debout, on voit sur la chaussée des amoncellements de débris. Le spectacle qui se répète dans toute la ville est devenu familier aux Berlinoises. Si une maison a cinq étages et que deux pièces du rez-de-chaussée sont encore à peu près habitables, les décombres sont jetés sur la rue.



Voici l'édifice d'acier de la Maison de Colonne, l'orgueil des Berlinoises. Ce monument gigantesque a jusqu'ici résisté aux attaques, bien qu'il soit complètement incendié. Le toit en béton armé est troué comme une passoire, mais la charpente d'acier est debout. Sous les ouvertures noircies des fenêtres, deux rangées de fenêtres nouvelles ont été percées. On s'attache désespérément à la croyance que la charpente est invulnérable et on s'efforce toujours et encore de poursuivre le travail à l'intérieur de la Maison de Colonne.



Le guide de la mort. Lors de l'attaque aérienne du 3 février — la plus lourde — on a compté plus de 30.000 morts. Un grand nombre de cadavres restèrent ensevelis sous les ruines. Lorsqu'on en a la possibilité, on place les victimes dans des cercueils non laqués et grossièrement taillés. Mais dans la plupart des cas, les morts sont jetés en tas sur des camions et enterrés ensemble. Par une cruelle ironie du sort, ce camion porte l'inscription : « Sois sans soucis ! »

Celui qui se trouvait encore à Berlin au mois de décembre ne reconnaît plus aujourd'hui la capitale du Reich. Les attaques incessantes de l'aviation alliée ont complètement changé l'aspect. La ville n'est plus qu'un monceau de ruines et de décombres. Il n'existe plus une seule maison qui n'ait pas été atteinte. Pour trouver son chemin à travers les rues bouleversées, ravagées par les bombes, il faut longer des heures durant les ruines, les maisons incendiées et détruites, aux fenêtres béantes. La dernière attaque du 3 février, la plus terrible, a saccagé complètement l'est et le nord-est de la ville, et le quartier de la presse. On aurait pu sauver bien des choses, une masse de choses, s'il y avait eu de l'eau. Les pompiers, le *Volkssturm* et la police locale étaient réduits à l'impuissance. Les

Levez le bras, nazis et suppôt de nazis ! Un infantilisme populaire sidérant.



Sur le
« Gendarmenmarkt ».

des civils et des prisonniers russes placés sous surveillance attendent vainement, munis de toutes sortes d'ustensiles, auprès des hydrantes. Celui qui désire une eau à peu près potable est contraint de faire la queue des heures durant auprès d'un hydrante. Les malchanceux — et ils sont la majorité — sortent avec peine, après des heures d'attente, un demi-litre d'eau des ruisselets de la rue. — A l'arrière-plan, le Deutsche Dom incendié.



En route pour construire les barricades. Des travailleurs étrangers et des hommes du Volksturm ont été employés en toute hâte, après la rupture du front de l'Est, à la construction des barricades. Eux seuls rappellent aux Berlinoïses que le front s'est singulièrement rapproché. Les barricades sont à ce point rudimentaires que les Berlinoïses ont calculé à une minute près le temps qu'il faudra aux Russes pour les renverser : ils auront besoin de deux heures pour se tenir le ventre à force de rire, et trois minutes pour passer. L'humour berlinois persiste même dans les ruines. — (Photographie de droite) Les gens vivent devant les abris. La crainte des attaques aériennes est telle que la population ne sort pour ainsi dire plus des tourelles de défense aérienne et des abris souterrains. Même l'abri réservé exclusivement au personnel de la légation de Suisse est entouré constamment de réfugiés des régions de l'Est. Le drame de l'arrivée de ces réfugiés est poignant : ils ont parcouru des centaines de kilomètres avec tout ce qui leur restait, pour s'en venir mourir dans les ruines de Berlin.



Les rues sont aujourd'hui désertes. Les gens ne quittent plus leurs maisons et leurs caves. Ils errent dans le voisinage immédiat des gigantesques tours de défense aérienne qui peuvent abriter jusqu'à 10.000 hommes. Jusqu'ici, elles furent les refuges les plus sûrs. D'autres personnes se cachent dans les ruines en espérant stupidement que les bombes ne tomberont plus sur des décombres. Les conditions de vie de la population ont empiré de manière catastrophique au cours des dernières semaines. Il n'y a plus de gaz depuis longtemps. Le courant électrique ne fonctionne que par intermittence, au maximum une heure et demie par jour. Quant à l'eau, elle est puisée avec beaucoup de peine dans les gouttières, les ruisselets

des rues et les trous d'obus. Ce sont les fonctionnaires de l'administration de la ville qui régissent le rationnement. Les denrées alimentaires se raréfient de jour en jour. Les betteraves mélangées au pain et aux pommes de terre sont devenues le plat de résistance. Pas un fruit, pas un légume ! Le marché noir fait monter les prix à des hauteurs astronomiques. Et cependant la vie continue au milieu des ruines. Depuis la prise de Kustrin par les Russes, Berlin est devenu ville du front. Mais les Berlinoïses n'ont plus peur des Russes. Ils lèvent leurs yeux apeurés vers le ciel, écoutent le bulletin de l'air à la radio et sont prêts à échanger les attaques aériennes contre l'occupation russe...

Pendant les bombardements, il est bien difficile d'utiliser des poussettes pour le transport des bébés vers les refuges. Aussi a-t-on généralisé l'emploi de berceaux et de berceaux légers qu'on peut aisément transporter d'un endroit à un autre. Des centaines d'enfants ont été écrasés dans le désordre des bombardements, pendant la nuit surtout. Aussi ces berceaux d'un nouveau genre portent-ils un petit écriteau lumineux : « Attention, bébé ! »



Et comment faire pour habiter une ville détruite ?

L'Illustré
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Numéro de Pâques
Double page en couleurs



LE DERNIER ROUND!

Conduite au nord par le maréchal Montgomery, au centre et au sud par les généraux Bradley et Patton, l'offensive générale des Alliés a été déclenchée sur le Rhin avec des moyens puissants. Sous la protection de plusieurs milliers d'avions, des troupes aéroportées ont été lancées sur la rive droite du fleuve. Les renforts affluent vers les têtes de pont et la progression s'amorce vers le cœur de l'Allemagne. M. Churchill a franchi lui-même le Rhin; notre photo le montre au quartier général de Montgomery, qui a déclaré: « Le dernier round a très bien commencé! » Ces mots annoncent-ils vraiment la fin prochaine de la bataille et de tant de souffrances? Ce serait une bonne nouvelle pour cette semaine de Pâques.

Sommaire

La bataille à l'est du Rhin

*

La politique extérieure du général de Gaulle

*

Oradour, le village sans enfants

*

Infirmière au soviet des lépreux

N°13

29 MARS 1945

LAUSANNE ET ZOFINGUE

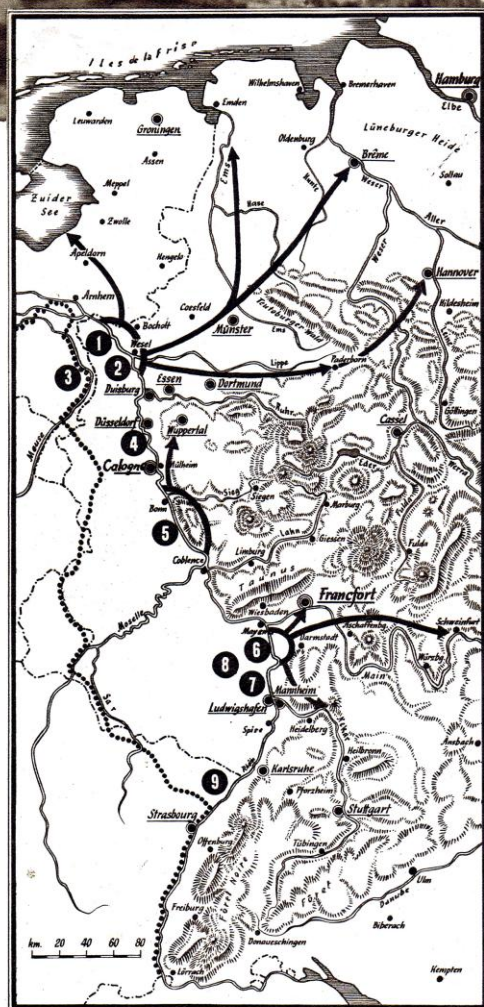
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

FRANCE FR. 10.—



LA BATAILLE A L'EST DU RHIN



CARTE DE LA BATAILLE DU RHIN

La ligne pointillée indique le front avant les offensives partielles de février 1945. Les flèches marquent la direction des attaques, à partir des diverses têtes de pont. 1^{re} armée canadienne, 2^e armée britannique, 3^e armée aéroportée britannique, 4^e armée américaine, 5^e armée américaine, 6^e et 7^e armées américaines, 8^e armée américaine, 9^e armée française.

Partie des aérodromes anglais, une flotte nombreuse de grands avions de transport et de planeurs a lâché plusieurs divisions de troupes aéroportées sur la rive droite du Rhin. Les forces de Montgomery ont pu s'emparer ainsi de positions importantes et de plusieurs ponts intacts, sur l'Isel notamment.



Pour préparer la bataille actuelle, les bombardiers alliés ont lancé sur l'Allemagne des bombes de 10 tonnes, d'une terrible efficacité, notamment dans la destruction des grands ouvrages d'art.



Dans les régions récemment occupées par les Alliés en Allemagne, la population doit livrer les armes, distribuées par les nazis pour la défense des localités.



Plusieurs jours avant l'offensive du maréchal Montgomery, les installations fumigènes avaient tendu un épais rideau de brouillard artificiel sur toute la région, permettant aux pionniers de lancer un premier pont de bateaux à travers le fleuve et aux parachutistes d'installer fermement plusieurs points d'appui.



De l'église détruite, seul cet ange demeure, qui semble implorer la miséricorde divine pour les pauvres martyrs du bourg incendié et mitraillé. C'est le samedi 10 juin 1944 qu'Oradour-sur-Glâne fut le théâtre de cette tragédie sans nom. Un détachement de SS investit la localité et parqua les 800 habitants sur la place du village. Puis les hommes furent enfermés dans des granges et des garages, et les femmes, avec les enfants, dans l'église. Tous et toutes furent abattus, à part une vingtaine qui furent grièvement blessés. Les cadavres furent brûlés, les maisons réduites en cendres.

La passion de la France

Oradour village sans enfants

Lieu de pèlerinage
de la France libérée

Reportage photographique de Marcel Bolomey, Genève

Oradour

Oradour n'a plus de femmes,
Oradour n'a plus un homme,
Oradour n'a plus de feuilles,
Oradour n'a plus de pierres,
Oradour n'a plus d'église,
Oradour n'a plus d'enfants,

Plus de fumée, plus de rires,
Plus de toits, plus de greniers,
Plus de meules, plus d'amour,
Plus de vin, plus de chansons.

Oradour, j'ai peur d'entendre,
Oradour, je n'ose pas
Approcher de tes blessures,
De ton sang, de tes ruines,
Je ne peux, je ne peux pas
Voir ni entendre ton nom.

Oradour, je crie et hurle
Chaque fois qu'un cœur éclate
Sous les coups des assassins.
Une tête épouvantée,
Deux yeux larges, deux yeux rouges,
Deux yeux graves, deux yeux grands
Comme la nuit, la folie,
Deux yeux de petit enfant :
Ils ne me quitteront pas.
Oradour, je n'ose plus
Lire ou prononcer ton nom.

Oradour, honte des hommes,
Oradour, honte éternelle —
Nos cœurs ne s'apaiseront
Que par la pire vengeance :
Haine et honte pour toujours.

Oradour n'a plus de forme,
Oradour, femmes ni hommes,
Oradour n'a plus d'enfants,

Oradour n'a plus de feuilles,
Oradour n'a plus d'église,
Plus de fumées, plus de filles,
Plus de soirs ni de matins,
Plus de pleurs ni de chansons.

Oradour n'est plus qu'un cri,
Et c'est bien la pire offense
Au village qui vivait,
Et c'est bien la pire honte
Que de n'être plus qu'un cri,
Nom de la haine des hommes,
Nom de la honte des hommes,
Le nom de notre vengeance
Qu'à travers toutes nos terres
On écoute en frissonnant,
Une bouche sans personne
Qui hurle pour tous les temps.

(Poème tiré des « Lettres françaises »
No 19 - août 1944)

Souviens-toi ! Cette inscription significative s'étale en grandes lettres aux entrées d'Oradour, bourg de la Haute-Vienne naguère florissant et paisible. La guerre a accablé de maux indicibles les populations de

presque toute l'Europe, mais la tragédie d'Oradour est d'une autre nature : cette localité et sa population n'ont pas été les victimes d'actes de guerre à proprement parler, elles ont été la proie d'êtres retombés dans une sanglante barbarie, la dure, l'impitoyable soldatesque de SS déchaînés. « Kapitale Maki ! » s'écriaient ces derniers lorsque, désespérés, les gens d'Oradour leur demandaient la raison de cet épouvantable sac. Les SS voulaient dire par là qu'Oradour était un centre du maquis. En fait, il s'agissait sans doute d'une erreur, car il n'y eut guère d'attentats antiallemands à Oradour-sur-Glâne. Il en fut différemment à Oradour-sur Vayres, à une trentaine de kilomètres de là. Mais qu'importe cette confusion de noms ! A Oradour, les hommes de la division blindée de SS « Das Reich » ne se

bornèrent pas à détruire, à incendier et à piller — ils exterminèrent systématiquement la population. Ce crime, dépourvu de sens, ne peut dans sa monstruosité être excusé par aucune nécessité militaire. Il frappe



Ce qui reste de la porte de la grange Laudy-Monnier, où de nombreux hommes étaient enfermés. Ils y furent mitraillés à bout portant, puis les SS mirent le feu à la grange. Dans la fumée et les flammes, cinq hommes gravement blessés parvinrent, en un effort surhumain, à se glisser hors du brasier par le trou que l'on voit dans la porte. Ils peuvent témoigner maintenant des horreurs qu'ils ont vues et souffertes.

non seulement Oradour et la France, mais l'Allemagne elle-même qui sera rendue à jamais responsable de ce forfait. Oradour constitue aussi un avertissement pour l'humanité tout entière, car elle a vu là le degré d'abjection que peut atteindre la bête humaine lorsqu'elle se laisse aller à ses pires instincts. Le « Souviens-toi ! » ne s'adresse donc pas à la France seule, mais au monde, car à Oradour une limite a été dépassée qui signifie la fin de toute civilisation, morale et matérielle. A de telles profondeurs seul l'esprit du mal règne, souverainement. Oradour est donc devenu, tout naturellement, un lieu de pèlerinage du souvenir — pour la France — et un rappel tangible pour toute l'humanité. Tout ce qui vivait dans ce bourg de quelque 800 âmes a péri : même plus d'enfants !



Deux habitants qui l'ont échappé belle, mais sont d'autant plus durement frappés dans leurs affections. — A gauche, M. Cordeau. Prisonnier de guerre rapatrié, il arriva à Oradour dix jours après le massacre. Hélas, sa femme, sa fille de 16 ans et tous les autres membres de sa famille avaient été exterminés. A droite, M. Dechamp qui, le jour fatal, ne se trouvait pas à Oradour. Ses quatre enfants, des fillettes de 6 à 13 ans, ont péri dans l'église.



Leurs enfants ne sont jamais revenus... M. et Mme Deylan habitent à Borde, un hameau voisin. Le 10 juin 1944, ils envoyèrent comme de coutume leurs enfants à l'école d'Oradour, mais les pauvres petits ne revinrent pas, car ils trouvèrent la mort, comme leurs camarades, dans l'église en flammes. Et maintenant, pour ces parents accablés, la vie continue dans une morne désespérance.

Le chef responsable de ce terrifiant massacre, un nazi à tête de mort.



Une mère qui vit encore dans l'attente... Cette villageoise d'un hameau proche d'Oradour ne veut ni ne peut croire que sa fillette de 7 ans ait été tuée le 10 juin. Elle l'attend jour et nuit, en larmes, tout en tenant prêts pour l'enfant les jouets qu'elle aimait tant : sa poupée, son petit potager pour faire la dinette... Vision tragique entre toutes, car l'amour d'une mère ne saurait pour rien au monde être arraché de son cœur, même lorsque celui-ci saigne de toutes parts.



Quelques vieillards ont échappé au massacre, mais il s'agit surtout de gens qui habitaient hors du bourg. Tel fut le sort de ce couple. Cependant, le malheur l'a aussi atteint cruellement, car la fille de ces braves gens, âgée de 45 ans, et son fils, gamin de 10 ans, ont succombé dans l'église d'Oradour. Auparavant, les deux bons vieux avaient déjà eu la douleur de perdre leur fils de 25 ans, tombé au champ d'honneur. Encore une famille qui va s'éteindre...



De ces deux jeunes gens, celui de gauche habite Oradour, mais il s'était absenté le 10 juin. Maintenant, il est l'unique survivant de sa famille, car 34 de ses parents proches ou lointains furent sauvagement exterminés par les SS de la division « Das Reich ».



La croix d'une mère française. Elle avait onze enfants. Les uns, adultes, ont planté leur tente ailleurs. Deux fils sont prisonniers de guerre. L'une des filles, âgée de 17 ans, doit à un hasard miraculeux de ne s'être pas rendue à Oradour le jour fatal. Le père, par contre, y alla avec trois des cadets : un garçon de 16 ans et deux fillettes de 13 et 10 ans. Aucun des quatre malheureux n'a échappé à l'infâme tuerie. Pour la pauvre mère, quelles tristes Pâques, cette année !

Le Paysan

D'EUGÈNE BURNAND

C'est en 1894 que Burnand exécuta la toile que nous reproduisons ici : *Le Paysan*. La scène se passe à Sépey près de Vulliens, propriété familiale du peintre, où il résidait chaque année pendant les mois d'été, entre deux séjours à Paris ou à Montpellier. C'est dans cette calme et riche nature du Jorat qu'il a choisi le site de beaucoup de ses œuvres rustiques : *La Pompe du Village*, *Le Faucheur*, *Le Semeur*, le célèbre *Labour dans le Jorat*, bien d'autres encore. Les maisons qu'on aperçoit à droite du tableau appartiennent au village de Syens, gentiment niché au pied des collines sur lesquelles se trouvent Rossenges, Hermenches. Le paysan, c'est le vieux papa Thonney, de Vulliens, bien caractéristique de la race du Gros de Vaud, avec son teint hâlé, son visage sérieux, ses traits énergiques, sa stature vigoureuse et droite. Aujourd'hui les descendants de cet aïeul s'en vont parfois, pleins de vénération, contempler son portrait dans la grande salle du Musée de Rumine, et se souviennent des bœufs Botsa et Marquis. Si un pareil tableau, comme d'autres toiles de Burnand (nous pensons à son *Taureau*, au *Labour*) reste à jamais dans le souvenir de ceux qui l'ont vu, c'est qu'il ne s'agit pas là de peinture anecdotique. Par la simplicité de leur donnée, par la fermeté des silhouettes, ces toiles dégagent en quelque sorte l'essentiel du pays, de ses habitants et de son bétail. L'homme qui conduit ici sa paire de bœufs est sans doute le père Thonney, de Vulliens, mais il est surtout *Le Paysan*, le paysan vaudois de toujours, celui qui depuis des siècles cultive fidèlement le sol et assure à la nation sa continuité, son éternité, en dépit de tous les bouleversements politiques. On admirera

la robustesse de la paire de bœufs qui cheminent d'un pas lourd et lent sous les ramures des pommiers. Le peintre choisissait avec soin ses modèles d'animaux. Celui qui écrit ces lignes se souvient d'une promenade faite avec lui à la recherche d'un bœuf destiné à la charrue du *Labour dans le Jorat*. Burnand savait si certain propriétaire avait acquis un nouveau bœuf. Nous nous arrêtions devant les maisons et l'on sortait de l'étable le bœuf acheté récemment. Le peintre examinait longuement les formes, les cornes, le front crépu, la teinte de la robe : l'un était trop bas sur jambes, l'autre trop grand, le troisième d'un ton trop fade. Enfin, l'on découvrait le robuste animal dont la robe d'un brun fauve s'harmoniserait avec les verdure de la campagne voisine, les bleus délicats de l'horizon. Parfois le peintre achetait son modèle sur quelque champ de foire. Le marchand ne comprenait rien à ce client d'un nouveau genre qui se mettait à quatre pattes pour étudier le profil de la bête, qui ne tâtait pas au bon endroit et ne s'informait pas de ses capacités laitières — si c'était une vache, bien entendu ! — Lorsque Burnand peignit son tableau du *Paysan*, il souffrait d'une affection des yeux qui lui causait une grave inquiétude. Il l'avait contractée en exécutant à Veytaux une toile du Léman. L'éblouissement causé par la lumière du lac avait altéré sa rétine. Le professeur Marc Dufour lui conseilla de mettre en chantier un tableau de campagne, comptant sur les tonalités plus douces des prés et des arbres pour reposer les yeux fatigués. Le conseil fut bon, et les verdure de Sépey rendirent au peintre sa vue si précieuse.

R. B.



VICTOR SURBECK: «ARBRE EN FLEUR»
PROPRIÉTÉ PRIVÉE



Rotchingersche Kunst- & Ges. Zollikon

SUPPLÉMENT DE «L'ILLUSTRÉ», PAQUES 1948

Le réalisme paysan d'Eugène Burnand, auteur aussi du Labour dans le Jorat.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



Retour dans la patrie libérée

Maintenant que s'effondre la Wehrmacht, sous les puissants coups de boutoir assénés par les Alliés à l'ouest et les Russes à l'est, les pays occupés retrouvent leur liberté l'un après l'autre. Vers la Bohême et la Moravie, premier Etat soumis par Hitler, foncent aujourd'hui les blindés de Patton, tandis que les armées russes libèrent peu à peu la Slovaquie. Déjà, les hommes d'Etat tchécoslovaques quittent les capitales dont ils étaient les hôtes. Après M. Bénès, qui se trouvait récemment à Moscou, M. Jan Masaryk, ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères, que notre photo montre en compagnie du général de Gaulle, après la récente révocation de l'accord de Munich par la France, s'apprête à regagner sa patrie. Lisez à ce propos notre article sur la résurrection de la Tchécoslovaquie (pages 10 et 11 de ce numéro).

SOMMAIRE

Sur le front d'Allemagne

*

Quislings et otages

*

Emetteur clandestin SCT

*

Résurrection de la Tchécoslovaquie

*

Soins aux blessés américains

N° 14

5 AVRIL 1945

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

FRANCE FR. 10.-

De nouveaux visages apparaissent.



Notre envoyé spécial sur le front de l'Ouest (à gauche) et M. Benjamin Vallotton, l'écrivain vaudois bien connu, écoutent, sur le champ de bataille, les explications d'un glorieux mutilé. A droite, le colonel divisionnaire Corbaz et le général français de Vernejoul.

A travers les villes et les campagnes de la Rhénanie occupée

(de notre envoyé spécial)

Et Cologne ! Ce fut jadis la capitale économique des pays du Rhin. Une cité opulente de près de 800.000 âmes, l'une des grandes villes de toute l'Europe. Nous l'avons parcourue en tous sens, en auto, parmi les amoncellements de débris et dans le grand silence qui pèse sur tous ses quartiers. Triste spectacle. Celui d'une ville presque morte. De temps à autre, on rencontre un habitant, le regard morne et l'air absent. Et l'on se demande : « Où cet homme peut-il bien aller ? »

Nous allons jusqu'au dôme, la vieille cathédrale assise près du noble fleuve. Elle est encore debout, la belle église, mais elle a cruellement souffert. Il serait vain de vouloir la visiter, car elle est pratiquement sous le feu allemand. Une sentinelle américaine, baïonnette au canon, veille au coin de la place, près d'un écriteau en anglais qui, non sans humour, vous conseille, si vous désirez revoir votre famille, de ne pas dépasser ce point mathématique. Au delà, ce sont les rafales de mitrailleuses qui assaillent chaque passant.

C'est par l'autostrade, pratiquement intacte, que nous sommes arrivés d'Aix-la-Chapelle à Cologne et par l'autostrade encore que nous avons continué vers Bonn. La première de ces voies était animée par un trafic intense de matériel américain et de troupes descen-

des campagnes, d'indifférence sans tension. On eût pu s'attendre à une atmosphère beaucoup plus chargée d'électricité, mais nulle part on ne constate de révolte ou de colère. Même la jeunesse, hier encore fortement encadrée par le parti, ne se manifeste visiblement par aucune attitude hostile.

A travers Euskirchen, complètement en ruines, nous gagnons l'Eifel, par une magnifique après-midi printanière, où tout est douceur, lumière et beauté. Ce pays a beaucoup de charme. Dans les campagnes, partout les paysans sont à l'œuvre et leurs cultures donnent une impression de prospérité et de qualité. Les champs sont vastes, bien entretenus, soignés avec amour. Il y a encore de nombreux attelages, et chevaux ou bœufs donnent l'impression d'être en parfait état. Le milieu rural, plus encore que la population citadine, semble accepter de bon cœur le régime de l'occupation et il est permis de se demander s'il n'accueille pas avec soulagement la fin de ses souffrances.

Les Rhénans considèrent avec stupeur le flot continu des troupes américaines défilant vers le fleuve. Flox puissant. Troupes, matériel, organisation, tout laisse une idée de puissance, d'énergie, de dynamisme. Les comparaisons que la population fait nécessairement avec la Wehrmacht, de plus en plus es-

Maginot, la ligne Siegfried comporte beaucoup moins de grands ouvrages fixés directement à la frontière, mais à l'abri de deux immenses fossés anti-chars, larges et profonds, elle s'étage sur une quinzaine de kilomètres. Ce qu'elle perd en puissance de feu par suite de l'absence des gros ouvrages, elle le regagne en qualité par l'utilisation scientifique du terrain sur une grande profondeur et dans une zone préalablement débarrassée de toute présence de la population civile. Malgré cet ensemble de moyens, la ligne Siegfried n'a pas pu résister : les deux systèmes défensifs édifiés par les belligérants pour la guerre actuelle ont abouti, après avoir coûté des dizaines de milliers, chacun, à la même faillite. On ne peut rien contre les explosifs et les moyens destructifs divers de la guerre moderne. Telle est la leçon que laissent, avec des débris accumulés, l'expérience Maginot et l'expérience Siegfried.

Après avoir parcouru la Rhénanie, du Rhin à la Moselle, nous avons porté nos pas dans la Sarre qui venait d'être occupée. Voyage scabreux, sur des routes encore non déminées et dans une région que la Wehrmacht tenait encore quelques heures auparavant. — Circuler dans de telles conditions est audacieux, peut-être téméraire. Nous l'avons éprouvé plus d'une fois durant cette journée difficile. Mais jamais plus qu'à l'instant où il

Front du Rhin, mars.

Il y a sept mois maintenant, au cours d'un entretien avec la rédaction de *L'Illustré*, l'auteur de ces lignes esquissait en quelques mots le plan qu'il s'était tracé : apporter à ce périodique des témoignages directs sur la libération de la France et les campagnes militaires en cours. « Mon programme, disais-je, pour me résumer, se condense en quatre mots : Marseille, Paris, Strasbourg... et, plus tard, Berlin. »

Cela parut audacieux. En fait, les trois premières étapes sont derrière nous depuis de longues semaines. Et maintenant, il reste la dernière, qui semblait à l'époque si lointaine et si problématique que nul n'osa la fixer dans le temps et qu'il apparaissait déjà hardi de la dessiner dans l'espace.

Berlin ? Pas encore, mais l'Allemagne déjà, avec tout le cortège d'impressions qui s'attache à la pénétration, à la suite des armées, dans un pays en guerre, hier encore en pleine position défensive, derrière sa ligne Siegfried et où l'on promène aujourd'hui ses pas, à travers une riche province occupée, dans une complète impression de sécurité.

J'avais déjà vu, à maintes reprises, depuis quelque temps, à travers le Rhin, la berge badoise du fleuve, et, pendant les quelques semaines où la jolie cité wissembourgeoise se fut, une première fois, libérée, j'avais porté mes pas jusqu'à la lisière même de ce Palatinat conquis aujourd'hui par les armées françaises et américaines.

Mais, cette fois, il s'agit bien d'autre chose ! Le voyage que nous venons, ma petite équipe et moi, d'accomplir en Rhénanie occupée, a été complet et nous a permis d'apercevoir, dans les aspects les plus divers, ce grand territoire maintenant occupé par les troupes alliées, et notamment par les 1re et 3e armées américaines.

C'est par Aix-la-Chapelle que nous sommes entrés en Rhénanie. Jadis, ce fut une grande cité, fière de ses admirables monuments, de sa belle ordonnance, de son joli cadre. Une des villes allemandes ayant le plus de tenue et d'élégance. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un amoncellement de ruines et l'on se demande comment une population quelconque peut vivre parmi ces tas de pierres, sous lesquels gisent des milliers de cadavres. D'effroyables senteurs se dégagent de ces quartiers dévastés. Il n'y a, bien entendu, ni eau, ni gaz, ni électricité, et tout moyen de transport fait défaut. Dans ces conditions, et alors que la reconstruction de la ville devra s'étager sur des dizaines d'années, on peut se demander comment les habitants peuvent se maintenir dans une cité aussi inhospitalière...

Cette question, nous ne nous la posons pas qu'à Aix-la-Chapelle. C'est celle qui se présente à l'esprit dans un grand nombre de villes rhénanes et probablement de toute l'Allemagne.

Car, si Aix-la-Chapelle est en triste état, que dire du centre industriel de Duren, où aucun habitant ne semble plus vivre et où l'on erre comme à Carthage ou à Timgad parmi les ruines romaines figées par tant de siècles ?



La rapide occupation de vastes régions du territoire allemand a permis aux troupes alliées de libérer un grand nombre d'ouvriers étrangers travaillant pour le Reich. Notre photo en montre quelques-uns prenant le premier repas offert par les soldats américains.



Soldats de tous les âges et de qualité fort inégale, les Allemands formant les restes de la Wehrmacht à l'ouest, ont vainement cherché à arrêter les puissantes unités blindées alliées qui avaient traversé le Rhin. Faits prisonniers, en voici qui dorment, complètement épuisés, sur le champ de bataille.

dant vers le Rhin. Faisant contraste avec cette vie ardente, le parcours entre Cologne et Bonn est tout différent : personne sur la route, pas une voiture, pas âme qui vive. On roule à vive allure dans une contrée déserte et silencieuse.

Bonn ! A demi détruit seulement. Ici, la population est plus dense et l'accablant des habitants moins complet. La ville est occupée par des troupes américaines très nombreuses. Elles observent avec une grande discipline les ordres stricts d'Eisenhower. Nulle part en Rhénanie, ni à Bonn ni ailleurs, nous n'avons vu un seul officier ou soldat U. S. A. adressant la parole, en dehors des nécessités absolues du service, à des Rhénans, hommes ou femmes. Cette observance absolue des ordres continuera-t-elle ? Nous n'en savons rien. Pour le moment, elle est incontestable. Quant à la population rhénane, son attitude, dans les villes, est de réserve sans hostilité et dans

soufflée et contrainte notamment de donner une part de plus en plus grande à la traction hippomobile, inconnue des armées alliées d'aujourd'hui, ne peuvent être qu'à l'avantage des forces américaines.

Tout le long de l'antique chaussée romaine qui nous conduit vers Trèves, ce ne sont que signes et vestiges des combats maintenant terminés. Le champ de bataille est encore saignant sous nos yeux. Ce ne sont que canons, véhicules éventrés, destructions, et, en plus d'un point, des cadavres, soit des soldats, soit d'habitants, soit d'animaux jonchent encore le sol, notamment aux environs de Prum.

Prum et Birburg sont tous deux détruits. Avant d'entrer en Sarre, nous consacrerons quelques heures saisissantes à visiter, en détail, les installations d'un secteur de la ligne Siegfried, la puissante organisation défensive réalisée par le Reich tout le long de la frontière française. Très différente de la ligne

nous a fallu tourner notre voiture sur place, sur une étroite plateforme, dans un champ parsemé de mines, ou, peu auparavant, une voiture de la Wehrmacht, suivant le même parcours que nous, avait sauté laissant sur son passage le véhicule carbonisé et les corps déchiétés des deux soldats qui l'occupaient.

Finalement, nous sommes tout de même arrivés, après mille péripéties, à Sarrelouis d'abord et ensuite à Sarrebruck.

Le spectacle qu'offre la capitale de l'ancien territoire de la Sarre à quelque chose d'hallucinant. Le dernier souvenir que je conservais personnellement de cette grande ville remonte à dix ans maintenant. J'y étais retourné une dernière fois au lendemain du plébiscite et à la veille de la prise du pouvoir par le Gauleiter Burckel. Les derniers fonctionnaires de la S. d. N. quittaient la ville ce même jour. Sous l'influence d'une orchestration puissante, la population fêtait, dans

nes



L'avance foudroyante des blindés de Patton et de Montgomery a complètement désorganisé l'armée allemande. D'innombrables prisonniers ont été faits ces derniers quinze jours. Les Alliés les ont groupés dans de grands camps provisoires.

une sorte d'ivresse nationaliste et nazie, son retour parmi les Etats allemands. La jeunesse était notamment dans un état de surexcitation extrême. Toute la ville croûlait sous les drapeaux à croix gammée, les fleurs, les musiques, les uniformes, les chants de guerre. Fête wagnérienne, où ne manquaient ni les chants, ni les libations.

Quel contraste, aujourd'hui ! Pendant des heures, on peut errer à travers cette cité morte, sans y rencontrer âme qui vive de la population civile. Tout n'est que ruines fumantes, silence, désolation et catastrophe. Plus de drapeaux, car il n'y a plus de maisons. Plus de chants, car il n'y a plus d'habitants. Une sorte de spectacle lunaire, qui évoque la fin d'un monde.

Nulle part peut-être mieux qu'ici on ne peut comparer, à dix ans de distance, ce qu'a été l'apogée agressive et triomphale du national-socialisme, bâtissant la cité future sur des arguments et des moyens de propagande et si peu de temps après, ce qu'est maintenant l'écroulement des espérances, des appétits et des moyens mis en œuvre par une gigantesque entreprise politique et sociale, dévorée par l'ampleur même de ses rêves.

Une poignée de soldats américains assure sans peine la garde de cette nécropole. Ils patrouillent l'arme à la bretelle à travers la ville en ruines. Quelle est leur mission ? Prévenir le pillage ? Il n'y a plus rien à piller.

Il n'est pas surprenant qu'en présence de cet amoncellement de catastrophes, les popu-

lations rhénanes aient sérieusement médité sur les origines et les responsabilités de ce qui leur arrive. Elles ne sont pas encore au stade de la révolte ouverte contre le parti nazi : tout au moins n'en avons-nous aperçu aucun signe. Mais la fièvre nationale-socialiste est tombée.

Et, alors que nous roulions à travers la campagne, entre Sarrelouis et Sarrebruck, nous avons vu soudain dans un village — tableau neuf et sans précédent — toute une série de maisons paysannes, d'ailleurs intactes, qui avaient arboré chacune à leur fenêtre, un drapeau inattendu : un drapeau blanc ! Par ce signe, inusité de la part de la population civile, il est clair que ces Sarrois ont voulu marquer, pour le moins, leur lassitude de la guerre et leur résolution d'en finir avec la guerre.

Les Rhénans et les Sarrois donnent l'impression d'attendre, avec une certaine anxiété, le moment où ils pourront se livrer à nouveau aux travaux de la paix. Ils ne sont plus au stade de la tension politique et de la fureur guerrière. Leur épreuve a été trop grande pour les conduire à la révolte ouverte contre les Alliés, ainsi que le souhaitaient les dirigeants de Berlin. Et l'on peut se demander si, au fond des cœurs, ne germe pas, après une terrible désillusion, une nouvelle rancœur, dirigée non contre les Alliés, mais contre les responsables de tant de peines, de deuils et de ruines.

Dans son appel muet, le cortège des drapeaux blancs du pays sarrois n'est certainement ni sans signification, ni sans lendemains.

AUX APPROCHES DU JAPON



L'offensive des Etats-Unis devient de plus en plus menaçante pour l'Empire nippon. Après avoir brusquement débarqué dans l'île d'Iwojima, les troupes aux ordres de l'amiral Nimitz s'attaquent maintenant à l'archipel des îles Riou-Kiou, entre Formose et le Japon même. Notre photo montre des fusiliers marins américains s'aplatissant dans le sable, sur la côte sud-est d'Iwojima, pour offrir le moins de prise possible au tir japonais.



Les combats ont pris fin dans l'île d'Iwojima par la défaite complète des Japonais. Ceux-ci ont résisté avec acharnement et ils se sont fait tuer jusqu'au dernier. Maintenant d'innombrables croix blanches marquent les tombes creusées dans les cendres de cette île volcanique.

L'Illustré

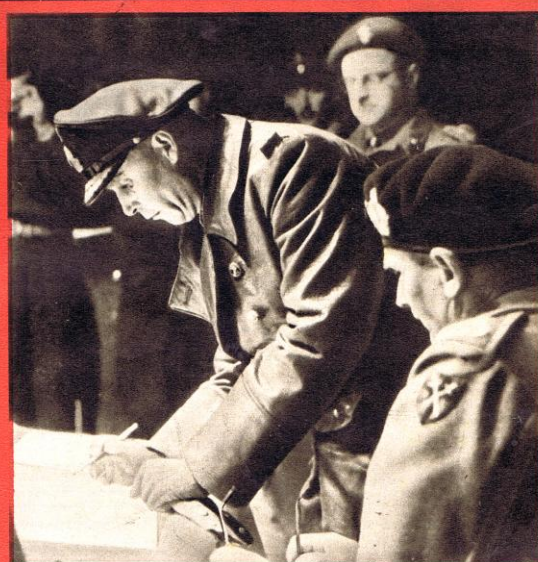
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Fin des hostilités en Europe
Numéro spécial avec pages en couleurs



«Vive la liberté!»

En 1940, année cruciale où la Grande-Bretagne se trouva brusquement seule en face d'une Allemagne grisée de ses victoires et de sa force, Churchill s'adressa virilement à son peuple en lui promettant pour les années à venir « des larmes, du sang et de la sueur ». Et il en fut bien ainsi. Mais avec la ténacité qui caractérise sa race, Churchill tint bon, renforçant systématiquement la puissance de l'armée et élargissant le front diplomatique jusqu'au jour où, de défensive, la guerre menée par l'Angleterre et ses alliés devint offensive. Et ce furent les débarquements successifs : Afrique du Nord, Sicile, Italie, Normandie, Midi de la France, etc. Maintenant, Churchill voit ses efforts couronnés en Europe : son ennemi est à terre, brisé. La guerre est finie dans cette partie du monde. Comme on comprend l'enthousiasme avec lequel la population de Londres a acclamé son « good old Churchill ». Lui, le cigare à la bouche, répondit en brandissant son feutre noir et en criant : « C'est là votre victoire ! » Puis il lança un cri qui retentira longtemps dans le monde entier : « Vive la liberté ! » Car ce fut là l'enjeu de la guerre qui se termine. Pendant ce temps, les plénipotentiaires allemands signaient la capitulation totale et inconditionnelle qui met fin aux hostilités. A droite, l'amiral von Friedeburg appose sa signature en présence de l'impassible Montgomery.



N° 20 17 MAI 1945
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PRIX 40 CT. FRANCE FR. 10.— PARAIT LE JEUDI - XXV. ANNÉE



L'envoi de la colombe de la paix.
Composition de Curry

L'AURORE DE LA PAIX

Les cloches de la Paix jetant enfin leurs accents dans l'air printanier... Quelle reconnaissance elles élèvent avec elles vers le ciel ! Leur chant est une action de grâces. Notre pauvre Europe meurtrie voit enfin se dissiper le cauchemar. Et nous, Suisses, faisons monter vers le Très-Haut une prière. Par quel miracle, par quel privilège inouï, et presque exorbitant, car nous n'y avons aucun mérite, notre pays, notre peuple a-t-il échappé à l'invasion, à sa tragique succession de malheurs, d'horreurs ?

Miracle helvétique

On peut certes trouver à ce fait des explications. Aucune cependant n'est concluante. Il subsiste un élément insaisissable, impondérable, mystérieux. C'est pourquoi nous avons le devoir de nous réjouir, non point avec une joie égoïste à la recherche de satisfactions personnelles, mais dans le recueillement, mais en nous souvenant que cette paix, d'autres que nous l'ont gagnée par leur inlassable effort par leurs souffrances, leurs sacrifices, par leur sang.

Notre reconnaissance doit aller tout d'abord, nous semble-t-il, aux magistrats helvétiques qui ont eu la lourde, l'écrasante responsabilité de diriger l'esquif suisse sur les grandes eaux déchaînées, et qui ont mené leur tâche à bien. Nous avons pu tenir parce qu'un

homme prévoyant, feu le conseiller fédéral Obrecht, sut organiser notre économie de guerre et accumuler des réserves qui durèrent autant que le conflit lui-même. Obrecht sut valoriser les idées, parfois fort ingénieuses, de ses collaborateurs officiels ou bénévoles. Il eut l'esprit large et ouvert aux suggestions. Il trouva l'appui qu'il fallait auprès de ses collègues du Conseil fédéral.

Notre armée a fait son devoir. Elle a constitué, et constitue encore, une force d'autant plus respectable qu'elle est intacte, ce qu'on ne peut dire de presque aucune autre de celles de notre continent. Notre général a su jouer avec fermeté, dignité et discrétion le rôle que lui imposaient ses hautes fonctions. L'histoire établira qu'à une occasion au moins son attitude des plus nettes a découragé les velléités d'agression. Le général Guisan sut faire prévaloir l'idée du « réduit », qui fut une idée-force de premier ordre. On savait la nation et l'armée étroitement unies, disciplinées, et l'étranger s'est dit : « Qui s'y frotte s'y pique — le jeu n'en vaut pas la chandelle ».

Neutralité et charité

Nos dirigeants surent à temps mettre sur pied un concept de la neutralité que tous les belligérants gérants avaient avantage à respecter. Conception admirablement adaptée à notre situation géographique, et puissam-

ment étayée par le rempart des Alpes ; par le fait aussi que la Suisse sut il y a longtemps être l'initiatrice de grandes œuvres internationales dont plus personne ne pouvait se passer. Nous songeons en particulier à la Croix-Rouge, dont l'œuvre a été accomplie avec une discrétion méritoire, un dévouement inlassable. Sait-on, chez nous, que bon nombre des collaborateurs de la Croix-Rouge internationale ont travaillé bénévolement, et que les autres ont donné leur temps et leurs efforts contre une rétribution minime ? Si le Comité international résidant à Genève n'a pu empêcher de nombreux crimes, ceux des camps allemands en particulier, on peut affirmer que sans lui les horreurs de la guerre auraient été bien plus étendues et cruelles. Il a organisé, et seul il pouvait le faire, le ravitaillement par avion de centaines de milliers de prisonniers et de déportés outre-Rhin et dans les territoires occupés par les Japonais. Sa surveillance fut un obstacle, un frein à la cruauté.

Sans lui des millions de malheureux, qui sont aujourd'hui sauvés, auraient trouvé la mort. Son œuvre fut décisive pour de nombreux étrangers qui, ne pouvant comprendre les autres raisons de notre neutralité, ont admis celle-ci. A leurs yeux notre existence ainsi à sa justification, notre pleine indépendance sa raison d'être. Notre neutralité n'implique point que nous appartenions à cette troupe laquelle, comme le dit Dante, « ne sut choisir entre le bien et le mal ». Ayant choisi la charité, la Suisse n'a pas choisi le mal. Mais elle doit rester fidèle à cette haute mission. Les malheurs qui nous entourent nous créeront encore longtemps d'impérieux devoirs.

Liberté sociale

Car la paix revenue — techniquement il ne s'agit encore que d'armistice — est achetée à un prix exorbitant. Jamais encore le monde n'avait subi pareil désastre. Les ruines matérielles font songer à la fin de l'Empire romain. Les ruines morales et spirituelles sont-elles moindres ? L'Europe a vu ses trésors d'art, ses bibliothèques et ses universités réduits en poudre. Les savants ont été persécutés. Les étudiants ne sont plus dans les conditions voulues pour étudier avec le détachement d'esprit et la lucidité que donne la sécurité matérielle. Les élites sont en danger, surtout parce qu'il sera difficile de les former. Même chez nous, nombreux sont les étudiants au point qu'elle est compromise. Ce problème si grave est-il bien compris de notre peuple, dont le service militaire a retardé la carrière de nos autorisés ?

Un point cependant doit nous rassurer.

La tyrannie est abattue. La liberté, essentielle pour tout relèvement moral, paraît assurée. Nous n'allons pas nous enfoncer, il faut l'espérer, dans les mêmes ténèbres que le moyen âge à ses débuts. Nous ne laisserons ni le matérialisme ni l'anarchie dominer en Europe. Nous ne serons pas dominés par des barbares. Nous reconstruirons avec foi, et avec amour, pas pour nous seulement, pas pour notre confort personnel, mais pour les générations à venir, dont l'héritage a été compromis par la nôtre. Et nous avons le droit de dire « nous », nous en avons même le devoir, car dans ce domaine la neutralité n'existe plus, et nous prendrons notre juste part de cette œuvre.

La victoire sur le nazisme est une victoire de la démocratie, de la liberté, des justes exigences de chacun à un minimum de bien-être qui lui assure précisément cette indépendance, cette dignité personnelle. Roosevelt eut un trait de génie lorsqu'il donna à cette dernière exigence le nom de liberté : *freedom from want*. Ceci ne va pas en effet sans certains sacrifices, et précisément dans le domaine de la liberté illimitée dont jouissait avant la guerre l'initiative privée dans l'économie libérale. Liberté toute théorique, il faut l'avouer, dans les dernières années d'avant-guerre. Les restrictions de toutes sortes se multipliaient. La reconstruction devra désormais trouver un juste milieu. Elle stipulera que la liberté de chacun est limitée par les droits, par la liberté d'autrui. La construction de fortunes gigantesques ne sera plus possible parce que nous savons maintenant qu'elles seraient prises sur la substance et le bien-être des moins fortunés. La liberté ne sera pas seulement un droit : elle comportera des devoirs, une discipline.

Prémises de la reconstruction

C'est seulement en s'y astreignant que notre époque pourra en effet espérer une partie des ruines actuelles. Elle disposera pour y parvenir de moyens qui ont toujours fait défaut à nos pères : une technique perfectionnée. On sera à même de reconstruire des villes entières en un temps record. Mais là encore importe de ne pas s'abandonner à de trompeuses illusions. La reconstruction de Londres, qui certainement n'est pas une des villes les plus éprouvées par la guerre, prendra dix années. Qu'en sera-t-il des cités qui ne disposent pas des moyens financiers de la capitale britannique ? On pourra, nous assure-t-on, reconstruire en série. Sans doute. Et il le faudra bien, car il est impossible de laisser des populations entières sans abri. Mais on frémit à l'idée que d'illustres villes d'art seraient refaites en série, en barbares de briques ou de laids plâtres. Un projet français



Fin des hostilités — Vous n'avez donc trouvé personne d'autre à qui vous rendre avec vos troupes ? (On parle de 10 millions de prisonniers allemands.)

L'Allemagne a capitulé sans conditions

Bélinos alliés



Le maréchal Keitel, à droite, tenant le bâton qui est l'insigne de son grade, a signé à Karlshorst, près de Berlin, l'acte (en dix-huit exemplaires) par lequel le Reich capitule inconditionnellement entre les mains des Russes et de leurs alliés. Keitel, on s'en souvient, signa déjà l'armistice de 1940, mais du côté des vainqueurs... A gauche, le colonel-général Stumpf, le nouveau chef de la Luftwaffe, poste auquel il a succédé à Goering.



C'est à Reims que la capitulation allemande entre les mains des Anglo-Saxons et de leurs alliés russes a été signée. Au centre, le colonel-général Jodl ; à droite, le grand-amiral von Friedeburg ; à gauche, le major Oxenius.



Les Canadiens à l'honneur. Le lieutenant-général Charles Foulkes, à gauche, est du 1er corps canadien, dicté au général von Blaskowitz la capitulation sans conditions des troupes à ses ordres. Au premier plan, à côté de Foulkes, le prince Bernard des Pays-Bas. Blaskowitz est assis entre le général Reichelt (tout à droite) et un colonel faisant office de traducteur.



Capitulation en mer. Notre bélinos montre le premier sous-marin allemand se rendant aux Anglais, assistés ici de marins polonais. Nombre d'autres sous-marins allemands ont suivi cet exemple, mais tant qu'ils ne se seront pas tous rendus ou sabordés, les convois dans l'Atlantique resteront sous la surveillance de la marine de guerre alliée.

paraît particulièrement heureux. Il s'agirait de refaire les villes sinistrées en deux « temps ». Une première période marquée par une activité fébrile, parerai au plus pressé en visant uniquement au pratique. Quant au rétablissement des beautés d'autrefois, que la documentation recueillie préalablement à la guerre permettrait de restaurer et même de recréer, elle se ferait graduellement, sans hâte intempestive. Le danger, cependant, c'est que l'on s'habitue si bien au provisoire que le permanent paraîsse superflu.

Restent les problèmes strictement économiques, comme celui du ravitaillement de notre continent. La guerre a ravagé l'agriculture. Le Département de la Moselle, en France, serait inutilisable pour de longues années parce que son sol est truffé de mines. La moitié de la Hollande a été livrée aux eaux de la mer. Ailleurs les paysans ont été transplantés, ont pris d'autres habitudes. Sera-t-il facile de les ramener à la glèbe ? L'Amérique elle-même manque de bras, et si pour maintenir l'ordre en Europe l'armée des Etats-Unis doit faire un long séjour de ce côté-ci de l'Atlantique, le grenier américain ne pourra plus livrer les mêmes richesses que jadis. Le tonnage est accaparé par la guerre d'Extrême-Orient, car pour aller de Californie aux Philippines ou au Japon, le trajet est trois fois plus long qu'entre New-York et la France. Nous allons tous au-devant d'années maigres, très maigres en vérité.

La sécurité sera-t-elle au moins rétablie ? La nouvelle S. d. N. en gestation à San Francisco devrait apporter quelques assurances. Les meilleures raisons d'espérer ne sont peut-être pas la sagesse des vainqueurs, car l'ivresse du succès, l'histoire l'enseigne, est souvent

fatale à la mémoire, à la modération que devrait inspirer le souvenir des heures sombres. Mais cette fois-ci les vainqueurs ont trop souffert, ils sont trop affaiblis. La plupart n'ont plus la force d'imposer des solutions unilatérales, à supposer qu'ils en eussent encore le désir.

Boulevard américain

Et le plus fort de tous, on ne peut assez le souligner, est aujourd'hui le colosse américain. L'Europe a tout lieu de s'en réjouir. Car l'Amérique est désintéressée dans une multitude de questions, ou si l'on veut elle

comprend que son intérêt véritable coïncide avec l'attitude la plus généreuse, la plus humaine, la plus juste.

Le président Truman a fait de bons débuts. Il a montré qu'il était à la hauteur de sa lourde tâche. Il a su parler net, il reste attaché aux principes rooseveltiens. Et peut-être est-il plus fort, plus puissant encore que son prédécesseur : il importe en effet de donner à l'intérieur comme à l'étranger l'impression que l'héritage de Roosevelt est entre les mains d'un homme digne de lui. Truman a donc les coudées plus franches que son prédécesseur. L'opposition n'ose pas le critiquer de peur de paraître anti-nationale. Et les partisans des Etats-Unis entendent aussi fortifier cet allié, ils ne peuvent lui faire une opposition, même dans la coulisse diplomatique, qui jetterait sur lui le discrédit. Ils ont besoin de Washington. En supposant donc que leurs plans ne soient pas identiques à ceux de l'Amérique, ils seront forcés dans une grande mesure de les harmoniser avec ceux de M. Truman. Truman est un homme fort, un homme qui sait ce qu'il veut, un homme qui veut le bien et la paix de l'Europe dans la justice et la liberté. C'est pourquoi nous pouvons porter notre regard avec confiance vers l'Amérique. Celle-ci sait aujourd'hui que sans paix dans notre hémisphère, il n'y en aura pas non plus dans le sien.

Et c'est pourquoi les terribles sacrifices consentis par tant de victimes ne seront pas inutiles. On peut aujourd'hui les pleurer avec moins d'amertume. L'aurore qu'elles n'ont pas vue, mais en laquelle elles ont cru, se lève enfin.

Pierre-E. BRIQUET.



Changement d'esprit ? Suffira-t-il aux jeunes Hitleriens de brûler leurs uniformes pour faire peau neuve ? Tous les connaisseurs du problème disent que la rééducation de ces jeunes gens, élevés uniquement en vue de la guerre, sera fort délicate.

Les vainqueurs

Stratèges qui ont particulièrement contribué, avec leurs troupes, à la victoire des Alliés



Général Spaatz, commandant en chef des forces aériennes américaines en Europe.



Général Patton, chef de la 3e armée américaine.



Général Clark, commandant en chef du 5e groupe d'armées alliées en Italie.



Maréchal Montgomery, commandant du 21e groupe d'armées anglo-canadiennes en Allemagne nord-occidentale.



Maréchal Alexander, commandant en chef des forces alliées dans le bassin de la Méditerranée.



Maréchal de l'air Harris, chef des forces aériennes britanniques de bombardement.



Général Eisenhower, commandant en chef du corps expéditionnaire allié.

La guerre totale exige l'effort de tous : ouvriers et ouvrières, paysans, industriels, fonctionnaires, ministres, soldats, marins, aviateurs et officiers. Mais tant d'efforts doivent être suscités d'abord, puis canalisés de manière à être utilisés au maximum. Il faut des chefs civils et des chefs militaires. Des Churchill, des Roosevelt et des Staline comme des Eisenhower, des Montgomery et des Joukov. La responsabilité des uns et des autres est écrasante : on le voit en particulier lorsque la défaite s'abat sur un peuple. Mais lorsque le sort leur est favorable, les généraux sont récompensés au delà de leurs peines en gagnant des batailles qui leur confèrent une gloire éclatante tout en faisant prévaloir la cause de leur pays. Mais il y a victoire et victoire : les unes n'ont qu'une signification passagère, d'autres sont décisives. Et ce sont ces dernières qui comptent. Heureux les généraux à qui il est donné de les remporter !



Général de Lattre de Tassigny, chef de la 1re armée française.



Maréchal Wlassiowski, chef d'état-major de Staline et organisateur des grandes victoires russes.



Maréchal Rokossovski, chef de la 2e armée de Russie blanche.



Maréchal Joukov, chef de la 1re armée de Russie blanche.



Maréchal Koniev, chef de la 1re armée d'Ukraine.



Maréchal Malinowski, chef de la 3e armée d'Ukraine (Tolboukhine commande la seconde).

Abonnements : 3 mois, 4 fr. 50 ; 6 mois, 8 fr. 50 ; un an, 17.- fr. Chèques postaux : Lausanne No II 2193. - Rédaction, administration, annonces et impression : Ringier & Cie. S. A., Zofingue (téléphone 81611). Editeur : «L'Illustré» S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne (téléphone 2 28 51). - Annonces : A. Bischoff. - Rédacteur : Robert Terrisse (reçoit à Lausanne le 1er vendredi du mois).

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



L'heure du Japon

Ce soldat nippon agenouillé sur la tombe de camarades tombés au champ d'honneur, se doute-t-il de la gravité de la situation de son pays ? Avant même que les alliés de l'Axe se soient détournés de lui, le Japon a commencé à sentir l'étreinte de fer des Américains. Il recule pied à pied, d'île en île, et en est déjà réduit à faire évacuer certaines de ses grandes villes que pilonne l'aviation américaine. A l'intérieur du pays, la situation est toujours plus critique aussi. Où trouver une issue, sinon dans un accord avec les Alliés ? Mais, pressentis, les Anglo-Saxons ont refusé toute paix qui ne serait pas inconditionnelle. La Chine a aussi son mot à dire, et l'U.R.S.S. ne va sans doute pas rester impassible. Peut-être même le drame sera-t-il déjà dénoué à l'heure où paraîtront ces lignes ? A droite, un bombardier de précision de la marine américaine. Ces appareils Curtiss-Wright SB2C-4 se sont révélés terriblement efficaces dans les bombardements des villes japonaises.



PRIX 40 CT.

N° 21
FRANCE FR. 10.—

24 MAI 1945
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXV^e ANNÉE

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

**NOTRE PLANCHE
EN 4 COULEURS**

Voyez dans ce numéro la belle et intéressante double page consacrée à nos poissons d'eau douce.



L'Allemagne doit se plier...

De même que ces agents de police d'outre-Rhin reçoivent des instructions de militaires britanniques, de même les autorités et le peuple allemand sont contraints maintenant de passer par la volonté des puissances occupantes. Hier maîtres de l'Europe, aujourd'hui masse amorphe... Comme le dit Paul Du Bochet dans notre article de fond, intitulé « La déliquescence allemande », il ne reste rien de l'œuvre du Führer, absolument rien que des charniers et des ruines. Hitler a entraîné dans sa chute la nation tout entière, elle qui l'accablait comme son messie et à laquelle il a tout pris, même l'honneur. Mais, sans perdre courage, des démocrates allemands se lèvent, tel l'ancien chancelier Wirth, et préconisent la création d'une république fédérale s'inspirant des traditions humanistes de l'Occident et de l'esprit chrétien. Cette nouvelle Allemagne viendrait s'intégrer dans la communauté pacifique de tous les peuples...

SOMMAIRE

La déliquescence allemande, par P. Du Bochet

Prague acclame le président Bénéš

Les internés polonais quittent la Suisse

Genève et la nouvelle S. d. N. par H. Ch. James

La Suisse et le port de Gênes

N° 22

31 MAI 1945

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PRIX 40 CT.

PARAIT LE JEUDI - XXV. ANNÉE

FRANCE FR. 100

LA DÉLIQUESCENCE ALLEMANDE

Il ne faut pas se faire trop d'illusions. L'oubli est plus fort que la colère et la vie n'aime pas à s'attarder aux images de mort. Les générations actuelles une fois disparues, ce Hitler, dont le nom seul suscite l'exécration universelle, fera peut-être un jour figure de génie. Des rats de bibliothèque se pencheront sur ses discours et y découvriront des intentions généreuses, quelques idées excellentes. A l'évocation des cruautés indicibles qui marquèrent son règne, ils opposeront le mot de Trotsky faisant l'apologie de la terreur bolchéviste : « En révolution comme en guerre, il s'agit de briser la volonté de l'ennemi. La question de savoir à qui appartiendra le pouvoir ne se résoudra pas par des articles de la Constitution, mais par le recours à toutes les formes de la violence. » Enfin, le sombre mystère qui entoure sa disparition lui fera une auréole d'épopée. Car ainsi va l'histoire...

Mais de l'œuvre même du *Führer*, il ne reste rien, absolument rien que des charniers et des ruines. Bien plus, il a entraîné dans sa chute la nation allemande tout entière, qui l'acclamait comme son messie et à laquelle il a tout pris, même l'honneur.

La responsabilité d'un peuple

L'avance alliée fut si rapide que les sbires de Himmler n'ont pas eu le temps de faire disparaître les preuves de leurs crimes qui surpassent en étendue et en horreur tout ce que l'imagination humaine pouvait concevoir. Comme l'explique Mlle Geneviève de Gaulle, qui fit un long séjour au camp de Ravensbrück, ce qui confond l'entendement, c'est moins encore le nombre des victimes et la somme des souffrances endurées, que le système lui-même, qui est parvenu, en l'espace de douze ans, à faire d'un peuple de haute civilisation une nation de tortionnaires et d'assassins. Car, contrairement à ce qu'on essaie parfois de faire croire, les SS et leurs acolytes se recrutèrent dans toutes les classes de la société. Pourtant, il serait injuste aussi de trop généraliser. « Il est deux écueils qu'il faut éviter, écrit à ce propos un militant de la résistance française, Claude Bourdet, qui connut, lui aussi, plusieurs de ces usines de mort. D'abord, mettre de un ricinement tous les Allemands dans un même sac... Ensuite, déclarer que les méchants nazis sont les seuls coupables, que le fascisme porte seul la responsabilité des atrocités et qu'il y a une Allemagne différente, opposée, indemne de toutes ces tares et qu'il ne tient qu'à nous de ressusciter. Dans ce pays de technique, de système, ce sera la cruauté la plus scientifique, la plus systématique qui gagnera, tant que des forces d'un ordre autre ne seront pas devenues assez puissantes. »

Ainsi se repose, une fois de plus, le problème de la rééducation de la nation allemande. Pour le moment, les observateurs revenus de là-bas s'accordent à dire qu'ils n'ont constaté nulle part un réel sentiment de repentir et de honte. On ne rencontre personne qui ait au moins le triste courage d'avouer ses attaches avec le régime déchu. C'est à croire qu'il n'y a jamais eu en Allemagne d'autres nazis que ceux qui sont déjà en prison. La population se montre en général obéissante et docile. Elle est beaucoup mieux nourrie qu'on ne pouvait s'y attendre et observe avec curiosité l'attitude des vainqueurs. Mais elle est loin encore d'avoir touché le fond de sa détresse.

C'est le printemps et on vit encore tant bien que mal sur les stocks razzés dans toute l'Europe. Mais d'ores et déjà, l'hiver prochain s'annonce terrible. Non seulement le peuple allemand n'aura plus à sa disposition ses millions d'esclaves étrangers, mais des millions de ses propres fils feront à leur tour le morne apprentissage de la captivité et du travail forcé. La Russie, à elle seule, réclame trois millions d'ouvriers qualifiés pour la reconstruction de ses régions dévastées. Avec ses villes détruites et ses usines démolies, l'Allemagne mènera dans ses frontières rétrécies



« Kein Reich, kein Volk, kein Führer mehr! »
(Variation sur une formule ancienne...) Composition de Lips.

une existence misérable et précaire et dépendra entièrement de la générosité des vainqueurs.

Dans la dernière phase de la guerre, les populations menacées par l'avance russe s'étaient ruées vers les régions qui, selon toute vraisemblance, allaient être occupées par les Anglo-Américains. Il en fut de même des soldats de la *Wehrmacht* qui, pour échapper à l'armée rouge, allaient se faire interner d'eux-mêmes par les officiers du général Eisenhower. Cet immense exode n'était pas imputable seulement à la crainte de représailles, hélas ! amplement méritées pour les atrocités commises en terre soviétique. Dans sa panique, cette foule amorphe se souvenait tout à coup de cette vieille Europe qu'elle avait brutalement reniée et piétinée. Elle était prise subitement de la nostalgie de l'Occident, qui lui apparaissait comme une sorte de paradis perdu. Mais elle se heurta aux dispositions implacables prises de longue date par les États-majors alliés. Et le Reich n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de terrain vague séparant l'Eurasie du monde atlantique, un *No man's land* lui-même coupé en deux par la ligne de l'Elbe, qui marque la limite des zones d'influence anglo-américaine et russe.

La tactique soviétique

Il était entendu, il est vrai, depuis la conférence de Téhéran, que l'Allemagne serait administrée en commun par les puissances victorieuses. Mais, une fois dans la place, les Russes ont appliqué comme partout leur tactique du « rideau de fer ». Recourant aux méthodes qu'ils ont inaugurées avec succès en Pologne, en Bulgarie et ailleurs, ils procèdent à l'élimination méthodique de tous les éléments qualifiés par eux de « pro-fascistes », dénomination évasive et commode sous laquelle ils englobent tous ceux que la Révolution française appelait les « suspects ». En même temps, ils témoignent une grande sollicitude envers les populations qu'ils veulent s'attacher. Alors que tout récemment encore Ilya Ehrenburg bombardait la presse alliée d'articles vengeurs menaçant la nation allemande tout entière des châtements les plus féroces, les Russes font maintenant une active politique de « collaboration ». En outre, une intense propagande est menée dans ce sens

par des milliers d'anciens prisonniers de guerre appartenant à l'organisation *Freies Deutschland* et qui ont passé par les écoles spéciales de l'U.R.S.S.

Toute la politique russe tend ainsi à englober les territoires germaniques situés à l'est de l'Elbe dans sa nouvelle organisation du « cordon sanitaire ». Mais cela ne signifie nullement que le gouvernement de Moscou envisage un démembrement de l'Allemagne. Au contraire, il veut avoir aussi son mot à dire dans les provinces situées de l'autre côté de la ligne de démarcation, afin d'empêcher à tout prix la création de ce « bloc occidental » qui représente à ses yeux, depuis Munich, « l'ennemi public No 1 ». Maître de la Haute-Silésie et du bastion industriel de Bohême, il entend également se réserver un droit de contrôle dans l'administration de cet autre arsenal continental qu'est le bassin rhéno-westphalien.

L'intermède de Flensburg

Surpris par la soudaineté de leur victoire, les Alliés occidentaux n'avaient personne, en Allemagne, sur qui s'appuyer. Pour faire face aux immenses difficultés auxquelles il se heurta le lendemain de la capitulation, le commandement anglo-américain fut donc obligé de recourir aux services du « gouvernement fantôme » de l'amiral Dönitz, qui s'était mis à sa disposition dans le fragile espoir d'être ensuite maintenu en fonctions et de jouer ainsi le rôle dévolu précédemment en France au maréchal Pétain. Mais les Alliés refusèrent de se prêter à une combinaison qui tendait en réalité à sauver le prestige des vieux clans militaires. Le 24 mai, un détachement américain cernait le quartier général du nouveau *Führer*, à Flensburg, et mettait Dönitz en état d'arrestation avec tous ses généraux et ses ministres. Dès lors, l'Allemagne se trouvait définitivement rayée, et pour longtemps, de la liste des États souverains.

Cependant, on ne supprime pas d'un trait de plume une nation qui, en dépit de toutes les amputations territoriales dont elle est encore menacée, comptera toujours de 50 à 60 millions d'âmes. Puis, tant qu'elle n'aura pas retrouvé son équilibre, elle représentera, au cœur du continent, un dangereux foyer d'anarchie et d'insécurité. D'autre part, les

puissances anglo-saxonnes, qui ont encore une guerre très dure à gagner dans le Pacifique, ont besoin de leurs soldats et de leurs avions. Aussi mettent-elles l'accent principal sur la rééducation politique et morale du peuple allemand, dans l'espoir de l'associer peu à peu à leur politique de reconstruction démocratique. Mais on n'a jamais pris des mouches avec du vinaigre et, tout comme les Russes, quoique dans un esprit très différent, les démocraties occidentales seront amenées de la sorte, elles aussi, à faire de la « collaboration ». Et, que ce soit de gré ou de force, celle des puissances unies qui réussira finalement à mettre l'Allemagne nouvelle dans son jeu aura réellement gagné la guerre.

L'incomme allemande

Il y a là, pour les Allemands eux-mêmes, une grande tentation. Conformément à la tactique inaugurée par Hitler et reprise par Dönitz, mais qui leur a bien mal réussi, ils peuvent essayer d'exploiter, dans un but de revanche, les nombreuses et graves divergences qui se font jour au sein de la coalition victorieuse, et cela dans l'espoir que, soit les Russes, soit les Anglo-Saxons, leur rendront un jour leurs armes. Ce serait alors une nouvelle course à la guerre. A moins toutefois qu'ils n'aient à cœur de racheter tous les crimes du Troisième Reich en collaborant loyalement à l'établissement d'un ordre meilleur !... C'est l'idéal que s'est fixé un petit groupe de rescapés de la République de Weimar qui a trouvé asile en Suisse et à la tête duquel se trouvent l'ex-chancelier Wirth et l'ancien président du conseil prussien Braun. Dans un manifeste intitulé *Das demokratische Deutschland*, ils préconisent la création d'une République fédérale allemande, s'inspirant des traditions humanistes de l'Occident et de l'esprit chrétien et qui viendrait s'intégrer dans une « union des États européens et dans une communauté pacifique de tous les peuples ». Reste à savoir néanmoins l'écho que leur appel trouvera auprès de leurs compatriotes, qui ont suivi ou supporté jusqu'au bout les « criminels bruns » et qui remâchent maintenant leurs déceptions et leurs rancunes devant leurs foyers dévastés...

28 mai 1945. PAUL DU BOCHET.



Le dernier appel. La scène se passe à Kiel, le grand port allemand de la Baltique. Un à un, les marins défilent devant deux scribes qui notent leur état-civil et leur incorporation. Puis tous ces hommes prendront le chemin de la captivité.



Les Alliés notifient sa capture au gouvernement Dönitz. À gauche : les généraux Truedorp (U.R.S.S.) et Foord (Grande-Bretagne); à droite : l'amiral Dönitz flanqué de l'amiral Friedeburg et du général Jodl.



Une expression de Göring, « criminel de guerre No 1 », pendant son interrogatoire au quartier général de l'armée Dempsey.



Le Dr Robert Ley, ministre du travail, porte sur lui toute l'amertume de la défaite du Reich hitlérien.



L'officier qui signa la capitulation de l'Allemagne hitlérienne, l'amiral Friedeburg, n'a pas voulu — ou pas pu — supporter plus longtemps cette épreuve morale. Sitôt fait prisonnier, il s'est suicidé en absorbant un poison.



Heinrich Himmler, l'homme qui, à la tête de sa Gestapo, fit trembler et sautir l'Europe entière, s'est tué peu après être tombé aux mains des Britanniques. Fin dramatique d'une existence combien néfaste !



Les premiers journaux allemands édités par les autorités alliées sont lus, en moyenne, à raison d'un exemplaire par 6 à 7 personnes. L'information et l'école sont les deux moyens auxquels les Anglo-Saxons comptent recourir pour rééduquer les masses allemandes.

EVA BRAUN

L'ÉGÉRIE DE HITLER



La mystérieuse Eva Braun.

Un secrétaire privé de Hitler, le Dr Hergesell, que les Alliés ont fait prisonnier, a révélé au monde le nom de cette femme qui joua un rôle mystérieux dans la dernière phase de la vie du dictateur. Peu de jours avant la chute de Berlin, Hergesell a vu Eva Braun, dernière amie du Führer, en compagnie de ce dernier. Mais il n'a donné aucun détail sur la personnalité de l'énigmatique égypte. « L'Illustré » a réussi à mettre la main sur une Allemande, arrivée voici quelques semaines dans notre pays, qui a connu de près les relations de Hitler et d'Eva Braun et lui a fourni les précisions suivantes sur cette liaison :

Eva Braun, pour autant qu'on en pouvait juger, manquait de charme, et son visage n'offrait rien de particulièrement attirant. Ce qui frappait en elle, c'était son regard d'une extrême acuité, et qui fascinait. Elle était une modeste jeune fille de vingt-sept ans lorsque Hitler fit sa connaissance dans le bureau de son photographe officiel Hoffmann. Chez Hoffmann, Hitler était comme chez lui. Lorsque Mme Hoffmann comprit que le Führer avait remarqué la secrétaire de son mari, elle ne laissa plus aucun repos à la jeune femme et fit si bien qu'un beau soir, Eva se présenta chez Hitler à Munich.

À la suite de cette première visite, elle quitta le service de Hoffmann pour devenir la secrétaire privée du maître de l'Allemagne. Elle l'accompagnait dès lors dans tous ses déplacements jusqu'au jour où elle disparut brusquement de son entourage immédiat. Mais on la retrouve bientôt au Berghof, et Hitler lui offre une villa à proximité de son nid d'aigle, Benno von Arendt, le décorateur officiel du Führer, est chargé d'en ordonner la luxueuse disposition. Puis Eva Braun réussit également à convaincre Hitler de modifier l'aspect du Berghof et si également à transformer selon les goûts de l'inspiratrice. Celle-ci était entourée sans cesse d'un véritable état-major d'architectes et d'artistes italiens, espagnols et autrichiens, et elle donnait ses ordres, même à Benno von Arendt qui obéissait sans sourciller.

Eva Braun ne tarda pas à devenir la maîtresse de maison de Berchtesgaden. Le cuisinier personnel de Hitler, Kannenberg, exécutait fidèlement ses instructions. C'est elle qui choisissait le personnel réparti en trois groupes : un premier groupe affecté au service particulier du Führer, un deuxième à celui d'un cercle restreint d'hôtes et d'invités, et un troisième qui servait lors des grandes invitations et réceptions. On ne saurait dire à quel point Eva Braun s'était transformée après une année de vie auprès de Hitler. C'était à ne pas la reconnaître. Elle brillait aux réceptions comme une star ou une diva. De temps à autre, Hitler exprimait le désir de la voir danser et rien ne lui était plus agréable que d'entendre ses hôtes éclater en applaudissements. On raconte du reste qu'Eva et une clique de familiers s'entendaient fort bien à exploiter cette faiblesse du maître de céans. La ballerine Gert Siemer présentait sans cesse à l'ami de Hitler de nouvelles danses. Quant aux toilettes, elles constituaient, à elles seules, un problème difficile. À chaque instant, la couturière et la directrice de la maison Anne-Marie Heyne, à Berlin, partaient en avion pour Berchtesgaden, accompagnées de mannequins. Le coiffeur du Kurfürstendamm faisait souvent de même et se taillait au retour de grands succès auprès de ses amis en imitant Eva Braun : « Des couleurs rose tendre, s'il vous plaît ! Le Führer n'aime pas les ongles rouges !... » L'égérie veillait aux relations de son ami et avec beaucoup d'habileté provoquait ses sympathies ou ses antipathies. Elle seule avait l'audace de lui tenir tête. Depuis longtemps, il fallait passer par Eva Braun pour obtenir un service personnel de Hitler. Bien souvent, son intervention avait les effets les plus déplorables en politique et en stratégie. Elle était reliée par fil direct avec le Grand quartier général et elle pouvait s'y présenter sans y être annoncée et prendre part à n'importe quelle conférence.

Hitler ne confiait qu'à Eva Braun une certaine partie de sa correspondance. C'était elle qui écrivait les lettres envoyées par le Führer à ses amis secrets de l'étranger et qui, sous son contrôle, étaient traduites dans les langues étrangères correspondantes par Berger, l'interprète particulier de Hitler. C'était elle aussi qui écrivait tous les ordres importants aux commandants des armées. Elle tenait un journal secret sur les camps de concentration et sur les instructions de Hitler concernant le traitement de certains détenus. On prétend que ses interventions dans ce domaine lui auraient rapporté des millions. D'autres millions passaient dans les poches d'intermédiaires appartenant aux milieux de la Gestapo. Eva Braun désignait, en règle générale, les personnes à qui Hitler ferait des cadeaux précieux en or ou en bijoux. De nombreuses artistes allemandes, des filles d'industriels et de savants, qui étaient invitées par elle, reçurent bien souvent, à l'occasion d'un thé, des présents d'une valeur de quelques millions.

Elle entretenait aussi le goût de Hitler pour l'astrologie et elle aurait elle-même conquis son cœur à l'aide d'influences occultes. Ce serait elle qui lui aurait conseillé de prendre des décisions essentielles toujours le samedi. À la vérité, on a pu constater que Hitler, même pendant la guerre, a repris beaucoup de choses importantes ce jour-là. Eva Braun collaborait intimement avec le jeune astrologue Diesterle, et les deux complices ont exercé souvent sur Hitler une influence décisive. Aujourd'hui, l'égérie a disparu, elle aussi. Personne ne sait ce qu'elle est devenue.



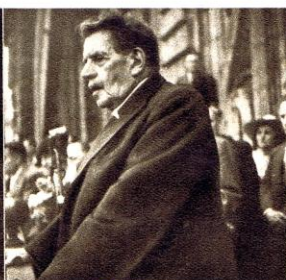
M. Truman

T.V. Soong

PERSONNALITÉS DONT ON PARLE



Le maréchal Tchang Kai-Tchek a déposé son mandat de chef du gouvernement chinois.



M. Edouard Herriot, ancien président du Conseil français, est rentré récemment de captivité. Voici sa première photographie.



Le général néo-zélandais Freyberg négocie à Trieste avec le général yougoslave Borsina.



Le général sir Bernard Paget, commandant en chef allié dans le Moyen-Orient.

HOMMES DU JOUR

Les sujets de préoccupation ne manquent pas : l'affaire de Trieste n'est encore réglée ni par les pourparlers des maréchaux Alexander et Tito, ni par ceux des généraux Freyberg et Borsina que, déjà, surgissent d'autres différends. Dans le Levant notamment, où Syriens et Français, puis Anglais et Français se sont trouvés en grave opposition. Le général sir Bernard Paget a eu le pénible devoir de recevoir la mission de se substituer

aux Français pour rétablir l'ordre dans le Liban et en Syrie. Pendant ce temps, on ne sait trop à la suite de quelles mystérieuses circonstances, le maréchal Tchang Kai-Tchek s'est démis de ses fonctions de premier ministre pour ne se consacrer, dit-il, qu'à ses charges militaires. Il a été remplacé par l'un de ses beaux-frères, M. V.-T. Soong, homme fort intelligent, profondément imbu de civilisation occidentale, et que l'on a vu ces dernières

années bien souvent en Amérique : notre photo principale le représente précisément avec le président Truman. Enfin, bonne nouvelle celle-là, le président Herriot, rentré récemment de sa longue captivité, a été brillamment réélu maire de Lyon. Mais il a été si éprouvé par ses années de déportation qu'il a un grand besoin de repos ainsi qu'en fait foi notre document, pris le jour de son arrivée à Lyon et parvenu cette semaine en Suisse.

N° 23

7 JUIN 1945
LAUSANNE ET ZOFINGUE

PRIX 40 CT.

FRANCE FR. 10.—

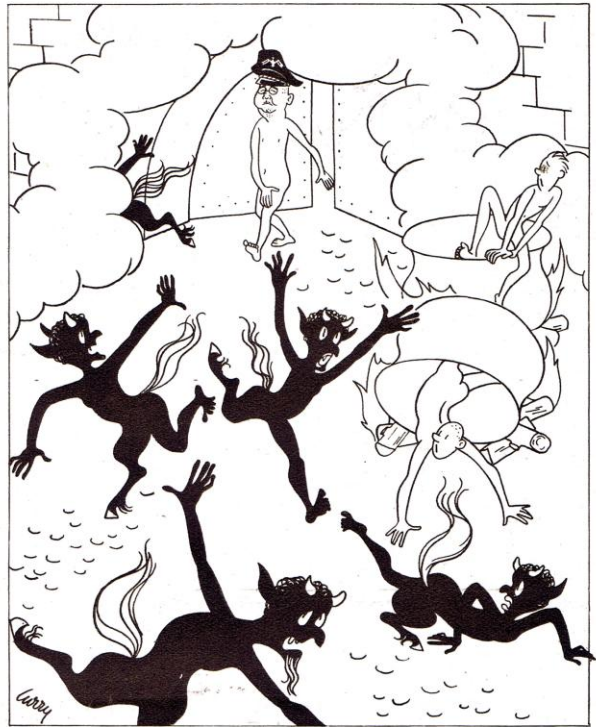
PARAIT LE JEUDI - XXV. ANNÉE

Ces Messieurs prennent maintenant leurs distances...

« Nous n'avons pas voulu cela... »

De même que le mythe du fameux réduit des alpes bavaroises et autrichiennes se dissipa brusquement à la lumière crue de la réalité, de même on croit de moins en moins à l'existence clandestine des cadres du national-socialisme ou à la fuite — où, au monde? — de ceux qui passaient pour devoir relever la bannière à croix gammée le jour où la main défaillante de Hitler l'abandonnerait. On assiste, au contraire, à une étonnante levée de boucliers contre le Führer défunt, hier encore adulé sans mesure. Ces messieurs prennent leurs distances... Ils n'étaient pas nazis, ou du moins pas autant qu'on se le figurait! Les pires horreurs furent ordonnées à leur insu ou même contre leur avis! Le plus fidèle de ces paladins fut sans doute Goebbels. Himmler eut-il encore des vues ténébreuses avant de se sentir acculé au suicide? En tout cas, lui disparu, on ne voit guère qui essaierait de maintenir les derniers vestiges du nazisme. Göring s'est rendu aux Alliés en lar-

moyant; Rosenberg, le fanatique théoricien du régime, est aussi « à l'ombre »; Ley, qui voulait combattre devant Berlin, dans Berlin et derrière Berlin, faisait une bien triste figure quand il a été capturé. Ribbentrop court encore, mais pour combien de temps? Quant aux chefs militaires, maréchaux, amiraux et autres hauts galonnés, ils sont pour ainsi dire tous prisonniers, donc dans l'incapacité de susciter un regain de résistance. Enfin libres de parler, ils laissent entendre ouvertement l'impossibilité qu'il y eut de gagner une guerre conduite par Hitler et les autres chefs nazis, gens dont bien peu comprenaient quelque chose aux principes de la stratégie moderne. Et critiques et sarcasmes d'abonder! En fut-il jamais autrement lorsque des géants s'écroulèrent avec fracas? Que d'avaries Napoléon ne dut-il pas subir après Waterloo? Une fois de plus, on peut dire avec le sage: rien de nouveau sous le soleil. Plus ça change, plus c'est la même chose!



Panique aux enfers: Himmler arrive!

Dessin de Curry



4

« Le fonctionnaire national-socialiste moyen n'avait rien de commun avec les camps de concentration », a déclaré le Dr Paul Schmidt (debout), chef des services de presse des Affaires étrangères, se désolidarisant ainsi, à la dernière minute, des horreurs de Buchenwald et autres usines de mort. C'est ce Schmidt, du reste, qui voulait naguère envoyer en Sibérie les journalistes suisses qu'il ne trouvait pas assez dociles aux arguments de la propagande allemande... A côté de lui, assis, Ribbentrop.



« Il voulait me faire fusiller! »

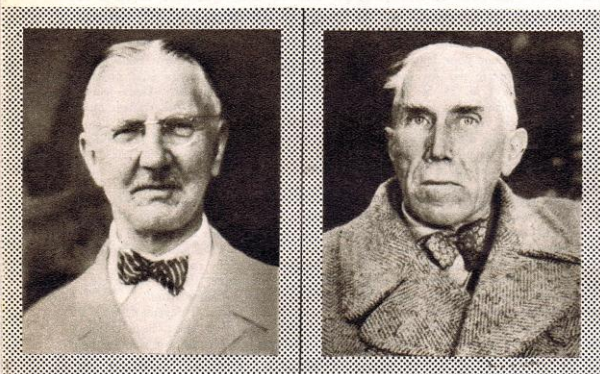
Confortablement assis dans un fauteuil rembourré, Hermann Göring, grand-maréchal du Reich, l'homme le plus décoré d'Allemagne, conte ses heures et malheurs aux correspondants de guerre alliés: « Pensez donc, le Führer avait l'esprit dérangé et il me condamna même à mort... par téléphone! » L'ex-grand-maître de la Luftwaffe admet qu'il ordonna le bombardement de Coventry (c'est depuis lors qu'on dit « coventryser » pour « raser une ville »). En revanche, le bombardement de Cambridge fut ordonné par « plus haut que lui » à titre de représailles pour l'attaque aérienne conduite contre une ville allemande dont Göring n'a même pas retenu le nom. C'est lui aussi qui déclara qu'il voulait s'appeler Meier (un nom banal en Allemagne) si des bombes anglaises tombaient un jour sur le Reich. Ce jour vint et le peuple allemand se mit dès lors à appeler Göring... Meier!



L'ex-kronprinz

Le général Sepp Dietrich

« Les Allemands se sont conduits en idiots », a dit le prince Frédéric-Guillaume, fils aîné du kaiser de l'autre guerre, à un journaliste anglais. Il ajoute qu'il vit Hitler à deux ou trois reprises et le mit en garde contre les persécutions à l'égard des catholiques et des juifs, mais à ce dernier mot, le Führer voyait rouge. Il n'y avait rien à faire... Hitler ne comprenait du reste pas davantage les Anglais et les Français, précise l'ancien héritier du trône. Quant à Sepp Dietrich, chef d'un célèbre corps de blindés qui opéra à Charkov et en Normandie, il prétend sans rire, lui, général de SS, qu'il quitta voici 7 ans le parti national-socialiste. Pourtant, il était un vétéran du putsch de Munich...



Dr Hjalmar Schacht

Franz von Papen

« J'aimerais visiter l'Angleterre et les Etats-Unis. J'ignore tout à fait pourquoi on m'a fait prisonnier », s'étonne M. Schacht. Il suppose que c'est parce qu'il ne partagea pas toujours les vues de Hitler. N'empêche que grâce à ses talents de prestidigitateur en matière de finances, il a fait « geler » en Allemagne de beaux milliards étrangers. Schacht n'est donc pas un criminel de guerre, car on sait que seuls les petits voleurs sont pendus ! Papen, lui, joue aussi les innocents. « J'étais recherché par la Gestapo... », affirme-t-il en oubliant qu'il installa Hitler à la chancellerie en 1933, lui-même étant alors vice-chancelier. Il oublie aussi qu'il fut le bon ouvrier de l'Anschluss de l'Autriche en 1938 et qu'il fit l'impossible pour empêcher la Turquie de rejoindre le camp des Alliés.



Général v. Falkenhorst

Gouverneur Hans Frank

« Les Allemands sont maintenant délivrés d'un régime de gangsters », affirme l'ancien commandant en chef des forces allemandes en Norvège, von Falkenhorst. « C'est un scandale que les Allemands ne soient pas arrivés par eux-mêmes à se libérer. Un vieux proverbe allemand dit qu'un boulanger ne saurait ressembler une chaussure. C'est exactement ce que Hitler tenta de faire. Il y a eu à de hauts commandements des chefs nazis qui ne comprenaient rien à l'art de la guerre. Celle qu'ils ont faite fut la plus folle de l'histoire. » Frank, gouverneur de Pologne, avait accaparé des chefs-d'œuvre enlevés dans des musées polonais. « Je ne songeai jamais à me les approprier », dit-il maintenant. Quant aux atrocités commises en Pologne, « j'en eus connaissance, mais je les désapprouvai tout en ne pouvant les empêcher ».

L'empoisonneur Morell qui tua Adolf Hitler

Le mystère qui entoure la mort d'Hitler se dissipe de plus en plus. On ne sait pas toutefois où son cadavre a disparu, mais on peut affirmer aujourd'hui qu'il est mort et dire comment il est mort. Son médecin particulier, qu'il a nommé lui-même « professeur spécialisé dans le traitement des maladies nerveuses » lui a injecté un poison mortel. Quel est cet homme qui put ainsi disposer de la vie du Führer ? Un de ces anciens clients nous parle de cet homme inquiétant et mystérieux.

On n'aurait pas, depuis plusieurs années, sans un léger frisson de peur dans la maison qui, à Berlin, faisait l'angle entre le Kurfürstendamm et la Fasanenstrasse. C'est là que se trouvait le cabinet d'un certain Dr Morell, qui, spécialiste des maladies nerveuses, était demeuré longtemps obscur, et qui donnait ses soins à des femmes hystériques et à des hommes superstitieux. Son traitement favori était l'hypnotisme et la suggestion. Toutefois ses affaires allaient si mal que sa femme se voyait obligée d'accepter de temps à autre des travaux au dehors. Ses clients, dont le cercle était restreint, mais qui n'en étaient que plus fidèles, étaient invités à déposer sur la table les honoraires du médecin — 2 à 3 marks —

immédiatement après la consultation. Il fallait que Morell gagnât son pain quotidien. — Un beau jour, les patients trouvèrent porte close. Pendant plusieurs semaines, Morell fut invisible, et lorsqu'il réapparut, sa garde-robe s'était enrichie d'un uniforme de SS. Il y avait longtemps déjà que Morell faisait partie des organisations nazies secrètes de la ville de Berlin. En compagnie de Hanussen et d'autres astrologues, il s'efforçait d'approcher Hitler et le cercle de ses familiers. Mais il n'arrivait pas, néanmoins, à secouer sa misère. La chance, un jour, lui sourit. Après une assemblée électorale des plus agitées, Hitler se trouva mal, et Morell réussit à lui donner ses soins et à capter sa confiance. Plus tard, le médecin ne pouvait pas assez se vanter de sa première consultation au Führer du Reich : « Hitler, comme fasciné, suivait mon regard. Je l'avais à ce point magnétisé qu'il ne sentait plus ses douleurs. Puis il avala une petite pilule, après que je l'eusse mordue moi-même et engloutie à moitié. Dès ce moment-là, le Führer ne cessa plus de croire en moi. »

Tous les clients du médecin ont connu le regard fascinateur et les pilules : le regard glacial et fouillant l'âme, les pilules empilées, sous des étiquettes diverses, dans des centaines de flacons qui ornaient la salle de consultation. On faisait queue à présent dans les salons de Morell, surtout de l'époque où Hitler en fit son médecin personnel et où il le sacra expert pour toutes les questions médicales en Allemagne. Pourquoi, au fond, cette affluence ? Parce que, lorsque les offices du travail et le parti avaient refusé toutes les attestations médicales présentées par les femmes astreintes aux travaux complémentaires ou les hommes mobilisés, il n'y avait plus d'espoir qu'en un certificat du médecin personnel de Hitler. Nul n'aurait osé s'y opposer. Pour

un billet de mille marks, Morell se laissait arracher sans trop de peine la précieuse attestation. Il soumettait ses clients à une forte pression. Plusieurs d'entre eux ont déclaré qu'ils étaient tombés dans un profond sommeil. Morell voulait-il ainsi leur arracher des secrets ou leur insuffler des idées et des projets précis ? Fallait-il attribuer à la visite ou à la présence de Morell des cas de mort subite, telle la mort du Dr Fäber, l'un des secrétaires particuliers de Hitler, ou celle de l'ingénieur des armes secrètes Lieberhand, ou celle encore du camériste Metzler, ou enfin les décès qui, de temps à autre, dans l'entourage de Himmler, se succédaient à un rythme si rapide ? Morell devait être constamment à la dis-



Le Dr Morell (à droite) reçut la croix de chevalier pour ses services de guerre. Lorsque Hitler apparaissait en public avec lui, il ne s'appelait pas toujours professeur Morell. On le présentait souvent comme le professeur « Tönies », ou le médecin d'état-major « Lingen ».

position immédiate du Führer. Hitler se faisait accompagner de lui dans tous ses déplacements en auto ou en avion. Morell était là, qu'il s'agisse d'une réunion d'hommes d'Etat ou d'une conférence militaire. Il assistait aussi aux consultations des autres médecins, tels que les professeurs Bunke et Sauerbruch, appelés auprès du Führer, et se disputait souvent avec eux. Sauerbruch s'opposait par exemple à ce que Morell inspectât sa trousse et à ce qu'il surveillât tous les détails du traitement. Ces médecins ne s'occupaient que des maladies organiques de Hitler, et seul Morell était commis à soigner les autres, particulièrement les affections du cerveau. C'est lui qui faisait au Führer des injections lors de ses accès de fureur, qui lui administrait ses positions mystérieuses lorsqu'il était en état de transes, et qui encore et toujours recourait à l'hypnotisme et à la suggestion.

Morell avait encore une autre mission. Il était l'administrateur des poisons du parti. Dans les milieux bien informés, on savait qu'il était possible d'obtenir de lui autant de toxine qu'on le désirait et qu'il disposait aussi de grandes quantités de morphine et de cocaïne. Un familier de Morell avoua un jour que « Göring, Himmler, tous les chefs suprêmes des SS et les Gauleiter, des généraux et de hautes personnalités nazies s'étaient procuré chez le médecin du Führer ampoules et capsules de poison, en prévision de ce qui pourrait arriver un jour... » Ces poisons ont aujourd'hui fait leur œuvre. Ils ont permis le suicide de Himmler et de Frank, de généraux et de chefs nazis. Tous ils sortaient des laboratoires du professeur Morell. C'est de la main de son médecin qu'Hitler, lui aussi, reçut sa dernière injection. Rappelons encore ce mot célèbre de Morell : « Je ne considère comme inaptes au travail que ceux qui présentent leur avis de décès ! »

L'Illustré

SEPTIÈME DOMAINE SUISSE



Le Tout Paris a assisté à la réception du prince L.-V. de Broglie. Voici, en compagnie d'une élégante Parisienne et du secrétaire perpétuel Georges Duhamel, le général Koenig, gouverneur militaire de Paris.

L'ACADÉMIE RENAÎT...

Mise en veilleuse durant l'occupation, l'Académie française reprend vie, physiquement et spirituellement. De 1940 à 1944, en effet, elle suivit le même principe que le pape qui s'abstint pendant toute la guerre de nommer des cardinaux. L'Académie ne remplaça donc pas les « immortels » décédés (car les immortels en habit vert passent aussi, hélas, de vie à trépas...). Il en résulta, étant donné le grand âge de nombre des académiciens, des vacances toujours plus nombreuses : près d'une douzaine. Autre cause d'affaiblissement : le collaborationnisme. Le maréchal Pétain, le général Weygand, tous deux membres de l'Académie, sont actuellement inculpés d'intelligence avec l'ennemi ; les deux Abel : Bonnard et Hermant, ont été exclus de l'assemblée, et il en est de même pour Charles Maurras depuis sa retentissante condamnation. La « grande dame du quai de Conti » était donc bien mal en point. Mais de nouvelles élections vont lui insuffler un sang plus jeune et elle poursuivra sa tâche traditionnelle. C'est cette perspective qui a donné un éclat particulier à la réception du grand physicien Louis-Victor de Broglie. Détail peut-être unique dans l'existence trois fois centenaire de l'Académie, le nouvel académicien a été reçu par son propre frère, directeur en exercice de l'illustré compagnie, le duc Maurice de Broglie, lui aussi physicien de renommée universelle. Et quand on sait que le directeur est assisté, au bureau, de Georges Duhamel comme secrétaire perpétuel, et de l'amiral Decaze, comme chancelier, on n'a pas de peine à se représenter que l'Académie française est en bonne voie de recouvrer la saine vigueur gauloise qui lui a permis de se maintenir, depuis 1635, en dépit de tous les changements politiques survenus en France.



Souriant, le « premier immortel depuis la libération », reçoit les compliments d'écrivains et de journalistes. (En chapeau de feutre, le prince L.-V. de Broglie.)

N° 24

14 JUIN 1945
LAUSANNE ET ZOFINGEN

PRIX 40 CT.

PARAIT LE JEUDI - XXV^e ANNÉE

FRANCE FR. 10—

LE DICTATEUR

Les journaux parisiens annoncent que *Le dictateur*, le dernier film de Charlie Chaplin, a traversé la Manche. Les continentaux qui l'attendent depuis plus de cinq ans le verront enfin. Une copie en 16 mm. a déjà été projetée à Paris sous l'occupation, mais un traître avait vendu la mèche et les spectateurs de ce film ne surent jamais comment ses héros terminèrent leur carrière. Auront-ils la satisfaction d'assister à la projection intégrale du film ? On en doute, car la Gestapo n'aimait pas, du temps qu'elle terrorisait Paris, que les curieux cherchent ailleurs que dans sa propre



Le grand dictateur convoite d'étendre son espace vital au monde entier.



Orateur au tempérament volcanique, le dictateur comptait par mille ans...



Les deux dictateurs saluent la foule, chacun à sa façon.

propagande des aliments à leur révolte. Les déportations, les camps de concentration, voire la fusillade mettaient un énergique point final à toute velléité d'individualisme.

Le film date du début de la guerre. Inutile de rappeler ici qu'il a été inspiré par le règne des dictateurs, avec ou sans moustache. Voici en quelques mots l'histoire imaginée par Charlie Chaplin. Le film commence en 1918 alors que la guerre de quatre ans tire à sa fin. Charlot, modeste soldat et brave juste ce qu'il faut, fait son service dans l'artillerie de l'armée de Promanie. Il fait de son mieux, mais qui lui en voudra si les obus tirés par une sorte de grosse Bertha ne dépassent pas, dans leur trajectoire, la distance de 30 centimètres ? En revanche, le bruit que fait le canon est effrayable, et Charlot, à demi-abruti par le chahut, risque d'être mis à la place de l'obus. Les jours traînent en longueur quand le pauvre bougre qu'il est, sauve la vie d'un aviateur qui lui promet sa reconnaissance. Mais l'avion a un accident, et Charlot — blessé sérieusement — perd la mémoire. Il la perd au moment même où la Promanie signe une paix honteuse après avoir capitulé. — Les années passent et l'artilleur reprend une boutique de coiffeur dans le ghetto de la capitale — car petit Juif dans la vie, il s'adonne à ses rêves d'amour sans gloire. Justement, la fille de ses voisins l'intéresse. Il en tombe amoureux, l'épouse et la prenant sous le bras, la conduit à travers la ville afin que chacun soit édifié sur son bonheur. Il ignore tout des événements. Sa femme et la barbe de ses clients, voilà son idéal ! Il ignore même que ses coreligionnaires sont persécutés par le nouveau maître de Promanie, le dictateur Hynckel. Confiné dans un modeste bonheur, il n'arrive pas à comprendre la frayeur des gens du ghetto quand apparaît, à l'extrémité de la rue, une patrouille bottée, armée, vêtue de chemises sombres.

Ce que Charlot ignore aussi, c'est que le dictateur Hynckel pourrait être son frère. Même moustache, même taille, même allure générale (il faut préciser que Charlie Chaplin joue les deux rôles). Peu à peu, Hynckel prend une importance considérable. Il règne sur le pays. De plus en plus agité, de plus en plus nerveux, il accumule les erreurs. On le voit apparaître sur toutes les estrades de Promanie et prononcer des discours de plus en plus violents. Des artistes, des peintres, des journalistes le suivent à la semelle et répandent à travers l'univers les mille faits et gestes du dictateur.

La Bactérie est un autre pays régi par un brillant « second », dictateur aussi excentrique que son modèle. Il s'appelle Napaloni et rend visite au grand dictateur. Au dehors, la foule disciplinée applaudit à leur passage. Une femme qui voulait courir derrière l'automobile des « rois » du jour est rouée de coups par le service de l'ordre. Or, c'était la femme de Napaloni.

Au cours d'une discussion où il est question de se distribuer le monde, les deux compères ne s'entendent pas très

bien. Malgré les efforts de leurs ministres des affaires étrangères, chamarrés comme des grooms de palace, ils se jettent des plats à la tête, mais finissent par se mettre d'accord.

Chaque jour, des militaires présentent à Hynckel des plans d'armes secrètes. Chaque jour, des expériences prouvent que l'armée de Promanie est en train de prendre le premier rang des armées du monde. Professeurs, savants, illuminés défilent devant les experts qui examinent avec soin chaque projet, prennent des notes, établissent des plans, font travailler les statisticiens. — Pendant le temps de cette ascension, le pauvre petit barbier juif qu'est Charlot se fait rouer de coups. Il sait maintenant ce que signifie une chemise foncée. Après une chasse éperdue sur les toits, il est happé par la police et jeté dans un camp de concen-



Les deux dictateurs en conflit s'apprêtaient à se lancer à la tête les plats dont ils s'étaient saisis.

tration. Il y retrouve son ami l'aviateur. Tous deux décident de s'enfuir. Ils se déguisent en partisans tandis qu'à la même seconde, la police met la main sur Hynckel qui pêche la truite, bien civilement, dans un coin idyllique du pays. Malgré ses protestations, il est emmené et mis au cachot. Sa police ne l'a pas reconnu et croit tenir en mains le petit Juif qui vient de s'enfuir.

A peine se sont-ils échappés que Charlot et son ami rencontrent d'immenses concentrations de troupes prêtes à partir en guerre et à envahir le pays voisin. Quand Charlot se présente à elles, caché sous les vêtements militaires volés, des claquements de talon retentissent ; des cris, des hurrahs le saluent comme le chef suprême de la nation en guerre, la guerre qui marquera l'écroulement de Hynckel et de ses acolytes. — Telle est l'histoire du *Dictateur*, de Charlie Chaplin. Voici l'heure où l'art et la réalité se confondent. Il n'est point besoin de commentaires. Fernand GIGON.

Documents et photos tirés du film : « The Great Dictator », une réalisation de Charlie Chaplin avec Paulette Goddard, Jack Oakie, etc. (« United Artists »).

La propagande avait longtemps interdit ce chef-d'œuvre de Chaplin. A la fin de la guerre, l'Allemagne étant terrassée, on pouvait le projeter en Europe. Un petit coup de lâcheté n'a jamais gêné personne !

Ainsi se termina ce nouveau conflit mondial qui aura coûté quelque 70 à 80 millions de morts, la plupart assassinés purement et simplement, soit par les nazis, soit même par les Soviétiques. Leurs talents en ce sens équivalait presque à celui des Allemands qui avaient véritablement créé l'enfer sur terre.

Le gros problème, pour nous, est de savoir si né en Allemagne, biberonné au nazisme par nombre de journaux et une propagande efficace, nous aurions aussi levé le bras. Il faut le reconnaître, sans doute. Ce qui permet de relativiser la folie de ces foules en délire qui ne voyaient guère que le lendemain fait de victoires et de dominations, et non pas un futur un peu plus éloigné fait de sang et de souffrance. On oubliait tout dans ce fanatisme largement orchestrés par le service de propagande nazi auquel il était difficile d'échapper. Heureusement d'aucuns ne se résignèrent pas à cet état de zombie et surent s'opposer. La plupart malheureusement inaugurèrent les premiers camps de concentration. La contestation était insupportable au régime de Hitler, et toute velléité d'autonomie était sévèrement réprimée. Tu suis ou tu peux mourir.

Certains donc, moururent. Honneur à eux, ils ont en quelque sorte sauvé l'honneur d'une nation en perdition complète, laquelle cessa de pratiquer un régime où le droit domine pour mettre en place une administration criminelle où les pires canailles trouvaient leur place et même étaient largement récompensées de leur plus infâmes turpitudes.